

**UNIVERSITE DU TEMPS LIBRE
DU PAYS DE RENNES**

MEMOIRE

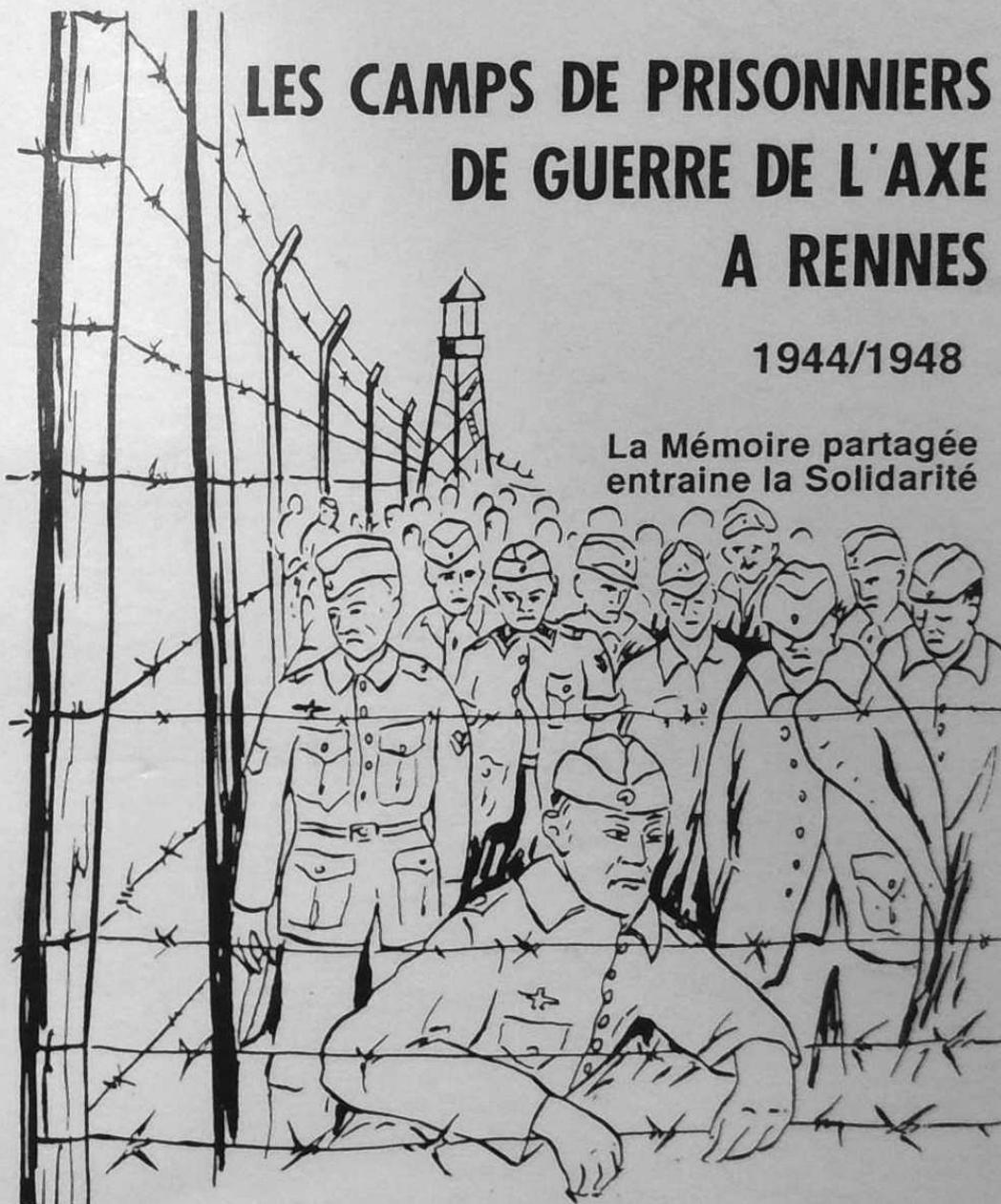
**UTLTA
DE BRETAGNE**

Vol. 8

**LES CAMPS DE PRISONNIERS
DE GUERRE DE L'AXE
A RENNES**

1944/1948

La Mémoire partagée
entraîne la Solidarité



*Université du Temps Libre
et du Troisième Age
de Bretagne*

Dessin de la couverture : Monsieur THOMAZEAU B.
(Dessinateur retraité *Ouest France*).

**UNIVERSITÉ DU TEMPS LIBRE
DU PAYS DE RENNES**

**LES CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
DE L'AXE A RENNES**

Université du Temps Libre et du Troisième Age de Bretagne

Site web : <http://membres.lycos.fr/pgautl>

SOMMAIRE

Préface	p 3
Avant-propos	p 5
Introduction	p 7
I - Les Prisonniers de Guerre de l'Axe	p 9
II - La presse locale	p 13
III - Historique et camps Rennais	p 15
IV - Rapports de la Croix Rouge	p 21
V - Mise au travail et commandos	p 27
VI - Travailleur libre ou rapatrié	p 37
VII - Vengeance	p 39
VIII - Mortalité dans les camps	p 41
IX - Témoignages français	p 45
X - Témoignages allemands	p 55
Conclusion	p 83
Les sources	p 85
Les abréviations	p 89
Remerciements	p 91

Préface

par Jeanne URVOY

Rien n'est plus difficile que de trouver le juste rapport entre notre mémoire individuelle, la mémoire collective et notre Histoire.

Le travail de recherche sur les camps de prisonniers de guerre de l'Axe (PGA) auquel se sont attachés les membres du groupe d'Histoire contemporaine de l'Université du Temps Libre du Pays de Rennes s'inscrit dans une page de l'Histoire de notre passé récent qu'il faut sauver de l'oubli, de la destruction avant que les témoins de ces événements ne s'éteignent à leur tour. "Le devoir de mémoire n'est qu'une coquille vide s'il ne procède pas d'un savoir", disait Eric GROSSIER. En commentaires d'événements récents, accepter les mythes c'est refuser de comprendre, de penser justement.

Pour comprendre "l'oubli" de l'existence des camps de PGA du Pays de Rennes, ce qui étonne aujourd'hui, il faut se remémorer les conditions de vie au quotidien, qui étaient celles des Français, et qui ont marqué la fin de cette guerre qui fut si cruelle pour beaucoup d'entre nous.

C'était encore le temps des cartes d'alimentation, nous connaissions les "restrictions" et les aliments les plus indispensables nous étaient encore attribués avec parcimonie ; après les rutabagas, les navets, le pain noir et collant nous apprenions le goût du maïs qui fournissait la nouvelle farine que pétrissaient les boulangers pour un pain-galette d'un jaune safran. Des médicaments, il n'y en avait guère, les épidémies de maladies infantiles et de fièvres diverses, aujourd'hui éradiquées, agissaient avec virulence sur les individus affaiblis parce que sous-alimentés depuis de nombreux mois. Pour s'habiller, se chauffer il fallait beaucoup d'imagination et d'astuce, même les sabots étaient encore souvent objet de troc. Les conditions d'hygiène étaient spartiates.

En cette fin de guerre annoncée, c'était l'attente impatiente du retour des prisonniers de guerre. C'était l'espoir inquiet de recevoir quelque nouvelle des déportés, des disparus ou des otages de l'occupant. Nous apprenions "les camps d'extermination", certains revenaient à la limite de la survie et ils ne pouvaient raconter leur calvaire, mais pour beaucoup de familles, il fallait se résoudre à commencer le deuil de ceux qui ne reviendraient plus, dont on ne saurait jamais dans quelles

souffrances la vie leur avait été ôtée ni où avaient été dispersés ou abandonnés leurs restes...

Les Allemands-soldats, encore engagés dans la guerre, étaient les ennemis et les autres... Certes pour beaucoup de Français le choix était l'oubli : gommer de nos yeux les traces de tant d'exactions, des destructions de notre environnement, oublier le bruit cadencé des bottes sur les pavés de nos rues, des cris et des portes qui claquent dans la nuit..., effacer les souvenirs de tout ce qui nous avait fait trembler de crainte, pouvoir respirer à pleins poumons.

C'était la liberté enfin retrouvée après des années d'oppression et de cruauté... Chacun voulait "vivre", s'ouvrir sur un avenir qui était à reconstruire.

Aujourd'hui les haines se sont effacées, les douleurs se sont atténuées, des engagements et des accords ont été définis pour une paix durable entre les pays anciennement ennemis. A l'aube de la naissance de l'EUROPE, le temps était venu de revisiter cette période de notre Histoire locale et de la faire revivre à partir des récits de témoins, et des traces que nous pouvons encore découvrir. C'est une étude qui s'inscrit dans le *devoir de souvenir* qui est celui de notre génération et que nous pouvons accomplir, après ces périodes tourmentées, d'une manière objective, "dépassionnée" et humaine.

Avant-propos.

Tout à la joie de la Liberté retrouvée le 4 août 1944, après quatre ans d'occupation allemande, les Rennais qui vécurent la débâcle allemande, la reddition des poches de l'Atlantique et la confusion provoquée par une foule de plus de 100.000 prisonniers "ennemis" dans nos camps rennais, ne se sont jamais posé de question à leur sujet. Les mettre à leur tour derrière des barbelés était dans l'ordre des choses. La découverte des crimes nazis comme l'abominable *Shoa*, les camps d'extermination, le massacre d'Oradour-sur-Glane le 10 juin 1944 et bien d'autres, n'incitait pas à la clémence.

Cette page douloureuse de l'histoire rennais, à l'heure de l'Europe, après cinquante ans de silence et de "non-dit", intrigue. Un groupe de travail a été constitué à l'Université du Temps Libre pour tenter de la dire, sans vouloir faire oeuvre d'historien, ni de reconnaissance quelconque, ni de repentance, ni de réparation morale à l'égard de ces prisonniers allemands à Rennes, mais simplement par souci de la vérité, témoignages français et allemands à l'appui...

Il faut bien sûr situer les camps de Prisonniers de Guerre de l'Axe Rennais dans leur contexte de la guerre, dont le point de départ se trouve dans les mythes grandioses de l'Allemagne hitlérienne, qui n'étaient que la résurgence cyclique de la barbarie contre lesquels les peuples envahis ont eu à faire face (perversion du romantisme allemand peut-être). En tout cas, ce n'est pas quand l'ampleur des massacres et des charniers éclate au grand jour qu'il est temps de vomir de dégoût.

Les témoignages enregistrés de nos prisonniers allemands dans ce contexte ne peuvent toutefois être confrontés qu'aux témoignages des Français qui les ont gardés, ou aux seules archives qui n'ont pas été détruites, c'est-à-dire, malheureusement celles qui ne sont restées là, bien souvent, que par la volonté du vainqueur pour démontrer que la convention de Genève a été respectée, compte-tenu de la pénurie alimentaire qui régnait partout.

Puisse en tout cas le fruit de ces recherches (les documents, les preuves, les faits, les témoignages français et allemands, les questions sans réponse) s'inscrire dans la mémoire des jeunes et générer le dégoût de la guerre et de la violence pour leur préférer les valeurs républicaines et démocratiques que la Victoire leur a apporté au prix de tant de

sacrifices, le chemin de la mémoire étant aussi celui de la citoyenneté.

Recomposer le passé de ces années difficiles et cachées de notre histoire rennaise nous a aussi permis de découvrir que dès la fin des hostilités, des prisonniers français et allemands se sont tendus la main par dessus les tombes et les haines pour remplacer le passé révolu par l'amitié entre nos deux peuples ; l'espérance d'un monde meilleur ne les avait jamais abandonnés, c'est le message qu'ils nous laissent.

La recherche de la vérité a guidé le groupe de travail sur l'histoire des P.G.A Rennais. Le regard que nous pouvons jeter aujourd'hui sur ce passé dans les pages suivantes, n'est cependant qu'une première étape portant surtout sur la période allant de mai 1945 (cession des P.G.A. aux Français par les Américains) reposant sur des documents d'archives, confirmés par des témoignages. Une seconde étape permettra peut-être de connaître l'histoire de ces camps sous contrôle américain du 4 août 1944 à mai 1945.

Maxime LE POULICHET

Introduction

Dans toute guerre la capture de l'ennemi est l'un des objectifs à atteindre. C'est un symbole de la défaite individuelle et collective du vaincu à l'actif du vainqueur. La victoire se compte aussi en nombre de prisonniers adverses. Au cours des combats, le premier traumatisme du perdant c'est d'être désarmé par le combattant de l'autre camp, de garder parfois longtemps les mains sur la tête, de sentir la mitrailleuse du vainqueur prête à tirer, car un prisonnier, surtout s'il est blessé, peut être une charge pour le combattant vainqueur. En échange de la vie sauve, le prisonnier est souvent dépouillé de tout ce qu'il possède. Suivent les longues marches de regroupement sans manger. Le prisonnier devient alors souvent un être humain humilié, affamé, parqué comme une bête, dans une promiscuité effrayante, à la merci du plus fort dans son propre camp ou des gardiens vainqueurs. Il est privé de tout, de sa liberté, de tous ses droits, corvéable à merci et il n'a que sa peau comme mur de protection avec pour tout horizon les barbelés, les miradors et la silhouette des gardiens armés qui ont souvent la gâchette nerveuse et pas forcément l'espoir d'en sortir. Et cela dura quatre longues années pour certains.

Dans ce cadre, la pression psychologique du vainqueur est si forte que tout se prête à un repli sur soi, à un chacun pour soi, qui vous détruit le corps et l'esprit, parfois pour la vie. Ce traumatisme obsessionnel devient psychosyndrome du Prisonnier de Guerre qui ne pense plus tard qu'à élever des murs de protection, d'abord dans sa tête et parfois dans la vie, autour de lui, au sens propre comme au figuré.

Nous citerons le témoignage très fort d'un célèbre prisonnier de guerre français avant de lire ceux des Allemands. C'est celui de François Mitterrand, qui ressemble à s'y méprendre à ceux que nous ont décrits les Prisonniers de Guerre de l'Axe, rennais. Cela peut aider à comprendre que la guerre est capable de tout, partout.

Dans son livre *François*, éditions du seuil, Avril 1997, Christina Forsne raconte qu'au cours d'un entretien avec François Mitterrand, alors que la conversation portait sur la violence, se souvenant du stalag IX A où il était prisonnier, dit : *"...trente mille hommes qui se battaient pour survivre... Quand j'y pense aujourd'hui, je comprends encore mal. Était-ce bien moi ? Ai-je bien connu tout cela ? Les images resteront à jamais gravées dans ma mémoire, souvent sans lien entre elles... Au début, c'était le "gangstérisme", des hommes transformés en bêtes. Des*

couteaux et des coups de poing. On était heureux quand on pouvait arracher de quoi manger, ou simplement garder sa montre. Et au matin, on trouvait des morts, dans la tente, ou au fond des latrines... Tu ne peux pas imaginer à quelle bassesse peut descendre l'âme humaine, à quels extrêmes peut aller la cruauté..."

François Mitterrand était sergent au 23ème R.I.C. et prisonnier de guerre au stalag IX A de Ziegenheim, évadé deux fois. Péan a dit de lui que la captivité avait été déterminante dans l'évolution de sa personnalité, mais ceci est une autre histoire.

Combien d'autres prisonniers dans les deux camps nous ont raconté avoir connu la même situation.

CHAPITRE I

LES PRISONNIERS DE GUERRE DE L'AXE.

Au plan global, la Chaîne ARTE a résumé la situation dans son émission "Histoire parallèle" de Marc Ferro le 12 juillet 1997. L'auteur évalue à 11 000 000 le nombre de Prisonniers de Guerre de l'Axe (Alliés de l'Allemagne compris), répartis dans vingt pays. Ce fut un problème aux dimensions énormes pour les Alliés et la France ruinée à la fin de la seconde guerre mondiale.

Au plan Européen, l'association humanitaire allemande "la Volksbund" se basant sur des documents du quartier général allié du 22 juin 1945, estime le nombre de prisonniers de guerre allemands et le personnel militaire désarmé sur le front Ouest à 7 614 794 personnes ; 3,8 millions se trouvaient dans les camps américains, dont 3,4 millions en Europe, et dont 740 000 furent "transmis" à la France.

Au niveau de l'hexagone, un rapport du Général Buisson du 13 décembre 1948 aux archives militaires du Château de Vincennes à Paris (cote 4° 4954 en bibliothèque) indique que la France a hérité de 1 037 000 prisonniers de guerre de l'axe, dont 700 000 prisonniers de guerre allemands répartis dans les camps en France. (Remarque faite cependant que l'autorité militaire reconnaît que ce chiffre est approximatif car les premières statistiques n'apparaissent qu'à la fin des hostilités. Les camps de P.G.A. étaient d'ailleurs le plus souvent gérés par les Américains au départ).

A Rennes, alors 11ème Région Militaire, et selon des sources diverses, c'est plus de 100 000 prisonniers de guerre de l'axe qui étaient répartis dans nos camps. Pour mémoire la liste des camps de la 11ème Région Militaire figure dans le tableau en annexe.

Ces prisonniers de guerre de l'axe (P.G.A.) n'ont pas été capturés seulement par des français ; lorsque c'était le cas, il fallait en général les remettre aux Américains, ce qui mettra le gouvernement Français dans l'obligation d'avoir à "demander" aux autorités alliées des P.G.A. comme main-d'oeuvre pour reconstruire ce qui avait été détruit.

Ces cessions de P.G.A. aux Français par les Américains commenceront le 22 février 1945 et feront l'objet de bien des litiges franco-américains

après que le C.I.C.R. aura formulé des réserves sur les entorses à la convention de Genève et sur l'état de santé des PGA, chaque camp se rejetant la responsabilité de cette situation.

Exemple de capture des premiers P.G.A. près de Rennes.

Près de 800 Allemands s'étaient cachés dans la forêt de Paimpont à l'approche des chars américains entre le 4 et le 6 août 1944. Les Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.) avaient reçu à Plélan-le-Grand, du Commandant Fremont l'ordre de les attaquer à l'aube du 6 août 1944, avec l'aide des Américains.

La forêt de Paimpont a toujours été marquée par la légende, dont celle des héros de la résistance celle des Chevaliers de la Table ronde, remplacés alors par ceux qui sortaient de l'ombre à leur tour pour former la 12ème Cie F.F.I. d'Ille et Vilaine.

Toujours est-il que, avec ou sans les fées, et les pièges diaboliques de Merlin l'enchanteur, les Allemands bien que supérieurement armés de matériel lourd avaient marché et tourné en rond sur le chemin de l'angoisse toute la nuit, partis du village Néant et se retrouvant éreintés au petit matin auprès du Val sans retour, fief de la fée Morgane la Noire.

Ils eurent en tout cas la sagesse de se rendre à l'entrée du bourg de Paimpont sans vraiment combattre : 450 d'entre eux furent ainsi faits prisonniers de guerre au crédit de la 12ème Cie F.F.I. d'Ille et Vilaine. du Capitaine Jubin, et furent remis aux Américains qui les amenèrent dans leur camp de P.G.A. de la route de Vezin le Coquet à Rennes.

Autre exemple de capture de soldats allemands à Pipriac.

Témoignage de l'abbé Chotard.

"Un dimanche matin, proche du 4 août 1944, alors séminariste en vacances chez mes parents à Pipriac (42 km de Rennes), j'ai rencontré un groupe d'une vingtaine d'Allemands accompagnés de leurs officiers qui s'étaient rendus aux habitants du village de Traversot à 4 km environ du bourg.

Ils ont envoyé des habitants de ce hameau vers le bourg dans l'espoir de trouver des Américains pour se rendre, car ils avaient peur de la Résistance. Nous n'avions pas d'Américains car ils ne faisaient que passer dans le pays. Et c'est en fait la Résistance locale qui s'est rendue au dit hameau et les a escortés dans l'école publique.

C'est à leur arrivée que mon contact avec eux s'est établi. Me voyant en soutane, ils ont demandé à se confesser. N'étant pas encore prêtre, j'ai prévenu le curé. (Il est aujourd'hui décédé)
Ils ont été emmenés le lendemain matin au camp de Coëtquidan et nous ne les avons plus revus... Mais nous avons gardé des photos...

En 1980, j'ai décidé de rechercher leur trace pour savoir ce qu'ils étaient devenus. J'ai écrit le 10 janvier 1980 à l'ambassade d'Allemagne qui m'a donné l'adresse de la revue "Der Stern" à Hamburg (Hambourg) pour y passer une annonce avec photos d'époque. Mais la revue a gardé les photos et les négatifs et n'a jamais répondu.

Alors quand j'ai vu l'article dans le journal *Ouest-France* du 5 août 1998 annonçant qu'un groupe de l'Université du Temps Libre travaillait sur les camps de P.G.A. rennais, j'ai aussitôt envoyé un courrier à l'adresse indiquée. L'animateur du groupe s'est déplacé à domicile pour enregistrer ce témoignage et un ancien résistant de Pipriac habitant Rennes, Monsieur Yves Hernot, a confirmé ce témoignage.

La mairie de Pipriac a d'ailleurs affiché copie de ces photos lors d'une exposition locale en rapport avec la libération de la commune par les Américains".

Nos correspondants allemands ont aussitôt été contactés à leur tour, avec copie des correspondances de l'abbé Chotard à la revue "Stern" pour le cas où ils pourraient apporter leur concours dans cette recherche des anciens P.G.A. de Pipriac.

Les P.G.A. des poches.

Le 5 avril 1945, le Général Juin, chef d'Etat-Major général de la Défense nationale se rend à Cognac pour voir avec le Général de Larminat les détails de l'opération "Vénérable" : prévision de bombardement aérien lourd généralisé des poches.

Il n'aura pas lieu ; les Allemands se rendent le 7 mai 1945 sans conditions à 2h41. Le cessez-le feu est ordonné à 2h01 GMT. Le 10 mai à 16h le Général Fahrmbacher Commandant la Festung de Lorient remettra symboliquement son revolver au Général américain Cramer, près de Caudan.

Au total 72 000 Allemands sont faits prisonniers pour l'ensemble des poches ; il faut en assurer du jour au lendemain la garde, la protection, la nourriture.

CHAPITRE II

Revue de presse.

Les gros titres de la presse locale entre 1944 et 1948 sont parlants.

La *Voix de l'Ouest* titre :

- le 22 septembre 1944 : "Près de 500 000 Allemands faits prisonniers depuis le débarquement"...
- le 28 septembre 1944 : "Les pertes allemandes sur le Front de l'Ouest s'élèveraient à un million d'hommes"...
- le 7 octobre 1944 : "En un mois, les F.F.I. ont fait 51 000 prisonniers"...

Ouest-France titre :

- le 7 octobre 1944 : "Les Allemands répareront les ruines dans les pays occupés"...
- le 1er Juillet 1945 : "Quittant la région de Rennes les Américains nous cèdent... 63 000 prisonniers allemands"...
- le 19 février 1946 : "la Châtelaine d'Iffendic qui faisait évader les prisonniers allemands"...
- le 18 février 1946 : "Plus de 40% des prisonniers allemands ont accepté de devenir travailleurs libres"...

LE LIEN

Il a paru intéressant de noter aussi ce que pensaient les prisonniers français de retour de captivité au sujet des prisonniers allemands. *Le Lien des Rapatriés et de leurs amis* (journal des cinq associations de prisonniers de guerre français au retour des camps allemands) imprimé par la *Voix de l'ouest* 31, Avenue Janvier Rennes déclare :

N° 31 du 31 août 1946 : "A qui la faute" si les "géfang" (PGA) s'évadent... Les camarades qui ont connu en Allemagne les rigueurs de la surveillance allemande s'étonnent du relâchement qu'on leur accorde... Certains Français arrivent à leur passer des victuailles, des vêtements, de l'argent, des cartes routières, des billets de chemin de fer ; des enquêtes sont en cours..."

N° 38 du 23 décembre 1946 : "L'Amérique réclame le rapatriement des P.G.A. : cette mesure privera la France d'une main-d'oeuvre nécessaire... Au nom des ruines, de nos souffrances, de nos deuils, n'avons-nous pas le droit de conserver au service de notre Pays jusqu'à une date qu'il serait

évidemment inhumain de dépasser, les hommes qui, hier, nous ont si cruellement frappés".

N° 56 du 1er décembre 1947 : "Modalités de recrutement de la main d'oeuvre allemande : les échanges de lettres du Ministère des Affaires Etrangères, avec l'Ambassade de Grande Bretagne en date du 29 septembre et avec celle des Etats Unis en date du 29 Octobre, ont réglé les modalités de recrutement de la main-d'oeuvre pour la France..."

Les P.G.A. arrivent place de la mairie à Rennes le 4/8/1944
Autor. Musée de Bretagne ; cliché : 94.2549.N.2



A l'angle du quai Lamartine et de la rue d'Orléans, des soldats allemands faits prisonniers par les résistants.
Autor. Musée de Bretagne ; cliché : 94.2877.N.2



CHAPITRE III

Historique et implantation des camps de P.G.A.

L'historique du service des P.G.A.

Le rapport du Général Buisson compare en introduction le chiffre de 1 500 000 Français capturés par les Allemands en 1940 aux 1 037 000 prisonniers de l'Axe capturés par les Alliés.

Ce rapport souligne le contexte de la France libérée mais ruinée par la volonté allemande : communications détruites, biens détruits, nourriture rationnée, peu d'hommes ; les prisonniers de guerre français ne sont pas encore rentrés d'Allemagne, les S.T.O. (Service du Travail obligatoire) non plus, les déportés survivants sont tous des moribonds, les jeunes Français valides sont souvent enrôlés dans les F.F.I.

Toujours selon ce rapport, c'est pourtant dans l'esprit de la convention de Genève du 27 Juillet 1929 que la France libérée a créé la D.G.P.G.A (Direction Générale des prisonniers de Guerre de l'Axe) pour organiser les camps et la mise au travail des P.G.A. Même si on découvre des exactions par la suite, on ne saurait généraliser au point de dire que le mal qu'on a combattu a changé de camp et surtout pas de façon institutionnalisée. En juin 1944, en effet, la France a confié le rôle d'organisation protectrice des P.G.A., au C.I.C.R. fondé en 1863 en Suisse, pays neutre. Dans la pratique, il y aura donc, après un temps de mise en oeuvre, un délégué responsable C.I.C.R. auprès de chaque région militaire, mais avec peu de moyens.

Organiser les regroupements dans les camps était nécessaire pour protéger les P.G.A. eux-mêmes contre les pouvoirs qui les avaient capturés ; les Américains, les groupes F.T.P.F. ou F.F.I. encore dispersés sortant des maquis, des employeurs, et parfois même de simples particuliers...

Il ne faut pas oublier non plus que les P.G.A. ont perdu leur gouvernement et donc leur propre puissance protectrice (remplacée par le C.I.C.R.), et qu'il fallait obtenir de l'armée allemande qui combattait encore, (jusqu'au 8 mai 1945), qu'elle traite nos F.F.I. capturés non en terroristes, mais en soldats prisonniers de guerre, en échange de la protection des P.G.A.

Concernant la comparaison faite au début du rapport du Général Buisson avec les P.G. français en Allemagne, ajoutons que la revue *Historia* de mai 1983 N° 438, précise que *la France a dû s'organiser dans le désordre de l'occupation pour les nourrir car les Allemands les "laissaient crever de faim. Vichy enverra 97 875 145 Kg de vivre dans les "colis Pétain".*

Au plan national.

Fin Août 1944 la D.G.P.G.A. s'installe à Paris au Ministère de la Guerre puis au 12, Avenue de Breteuil sous l'autorité du Général Boisseau venant d'Alger. Celui-ci est remplacé le 9 Juillet 1945 par le Général de Division Buisson rentré de captivité (auteur du rapport cité). Après plusieurs changements successifs la D.G.P.G. sera dissoute. Des commandements régionaux sont créés.

Au plan régional.

Une note de service n° 899/1 de l'Etat-Major de la 11ème Région Militaire, datée du 26 octobre 1944, (Cote d'archives 7 P 156), crée un commandement régional des prisonniers de guerre de l'axe, chargé de recenser les prisonniers aux mains des Français, d'organiser et d'encadrer les camps, dépôts et chantiers de la 11ème Région Militaire. Cette D.G.P.G.A. pour la région était installée (selon témoignages) à l'Etat-Major de la 3ème Région Militaire, Faculté des lettres, place Hoche à Rennes, sous les ordres du Colonel Guy, auquel a succédé le Capitaine Auguin.

Au plan rennais.

Le service de commandement des camps de P.G.A. rennais, selon un autre témoignage, aurait été installé rue de Paris face au square de la Motte, sous les ordres du Colonel Terrien de la Chaise.

Deux camps de PGA ont été créés au titre de l'Armée Française par autorisation du Ministère de la Guerre le 20 juin 1945 selon les documents d'archives des camps 1101 et 1102 trouvés dans les archives militaires au Château de Vincennes à Paris (cote 7 U 2569).

Les comptes rendus de visite de ces camps par la Croix Rouge qui ont été retrouvés dans les archives du C.I.C.R. à Genève, indiquent que ces deux camps comprenaient plusieurs dépôts annexes également contrôlés.

Une remarque s'impose d'emblée : du 4 août 1944 au 19 juin 1945, la

France n'a aucune responsabilité dans la gestion des camps de PGA, gardés par l'Armée américaine.

Le camp 1101.

Le camp 1101, route de Lorient, a été créé par autorisation du Ministère de la Guerre le 21 juin 1945, mais un rapport sanitaire au dossier situe les premiers regroupements de P.G.A. à cet endroit à partir d'avril 1945 sous gestion américaine. Un camp annexe séparé du camp 1101, appelé "le camp SS de la Motte" était affecté aux criminels de guerre.

Le journal de marche du camp 1101 n'indique pas le nombre de prisonniers allemands, hérités des Américains. (mais les délégués de la Croix Rouge indiquent les effectifs présents lors de leur passage).

Le camp 1101 devient un camp de transit à partir du début 1947 : transit de P.G.A. venant des différents camps extérieurs et en attente de rapatriement vers l'Allemagne.

Un rapport du Père aumônier au dossier indique que le camp était divisé en trois "cages" correspondant aux zones de rapatriement vers l'Allemagne. Les cages 1 et 2 étaient constituées de baraquements et la cage 3 était constituée de hangars.

L'homme de confiance désigné d'un commun accord au titre de l'aide des P.G.A. se plaint au délégué de la Croix Rouge de l'insuffisance des rations alimentaires, du fait que des membres infirmiers théoriquement protégés ne le sont pas, de la confiscation de matériel chirurgical au cours de fouilles, etc...

Concernant les activités organisées on trouve le sport, le cinéma, le théâtre, la musique, des cours et des examens de Français et de langues étrangères, une bibliothèque...

Concernant l'aspect religieux, chaque cage avait son lieu de culte. Un rapport du Pasteur Well, aumônier protestant, indique qu'il n'y a pas assez de pasteurs pour le culte protestant et que la fréquentation diminue selon lui avec la connaissance de la détresse générale en Allemagne. Suit aussi un rapport du Père Augustin Stander aumônier catholique. Le Dr Willer apparaît comme un joueur d'orgue averti et estimé.

Des jardins potagers sont mis à disposition des P.G.A. pour améliorer

leur ordinaire.

Pour la situation sanitaire, un compte rendu (annexé au journal de marche du camp) du Dr Fiek, médecin chef allemand, présent depuis avril 1945, indique qu'il n'y avait pas dans ce camp de cas de sous-alimentation en avril 1945. Les maladies observées étaient la gale et la diarrhée. En Juin 1945 il y eut une épidémie d'érysipèle et 140 cas de fièvre typhoïde.

Est cité également dans le journal de marche du camp, un convoi de P.G.A. de Kreuznach, sous-alimentés et très affaiblis : marasme, oedèmes pneumoniques, diarrhées, entraînant un grand nombre de décès, notamment entre août et septembre 1945. Ce fait se trouve confirmé par un témoignage figurant pages 152 et 153 du livre "morts pour raisons diverses" - édition 1991 - mais la date est légèrement différente. Extraits : *En quittant Bad Kreuznach, au mois de mai 45, Heinz T. se disait que son convoi de compagnons malades et affamés représentait vraiment un bien étrange cadeau pour les Français...*

L'état de santé empire avec l'arrivée le 6 janvier 1946 de P.G.A. du camp 1102 à rapatrier : *sous-alimentés, oedèmes de carence, diarrhées incurables aggravées par la nourriture de soja, furonculoses, dermatites, eczéma*, etc... Le rapport note aussi les poux, les soldats mal habillés, mal logés au camp 1102... Les décès augmentent rapidement les quatre premiers mois de l'année 1946 : 32 en janvier, 8 en Février, 43 en mars, 27 en avril, plus quelques cas de diphtérie venant de la cage 1.

Huit à dix litres de lait par jour sont mis à la disposition de l'infirmerie. L'état de santé finit par s'améliorer. Les cages sont désinfectées. Mais les nouveaux P.G.A. qui arrivent au camp de transit pour être rapatriés amènent leurs poux.

A l'infirmerie, il y avait 260 à 280 lits environ de prévus, ainsi répartis: une petite infirmerie dans chaque cage, 70 lits dans la cage 1, 40 lits dans la cage 2 et 20 lits dans la cage 3, et une infirmerie centrale de 150 lits, (130 dit la Croix Rouge) avec un personnel protégé comprenant 10 médecins, 2 dentistes, 1 pharmacien et 16 infirmiers. On trouve aussi la référence à l'Hôpital Régional de P.G.A. à la "Prévalaye" tout proche.

Le procès-verbal de dissolution du camp du dépôt de P.G.A. 1101 est signé le 30 juin 1947 par le chef d'intendance militaire Robillard Quartier Foch Rennes 3ème Région Militaire.

Une note de service N° 10590 du 20 juin 1947 indique que tous les mouvements de P.G.A. doivent désormais être dirigés sur le camp 1102. Un P.V. de reddition des comptes, daté du 17 avril 1953 est établi par le CTAC 351.

Le camp 1102.

Le journal de marche du camp 1102 couvre la période du 20 juin 1945 au 28 février 1947. Ce camp est appelé dans le civil "camp de la Marne". Il se situait sur l'ancienne route du camp d'aviation de Rennes-St Jacques.

Il est précisé dans un document du journal de marche du camp 1102 que les Américains ont cédé ce camp aux Français entre le 20 juin 1945 et le 29 juin 1945 avec 48 380 P.G.A. répartis en 15 blocs appelés "cages" et qu'ils ont tout emporté en quittant ce camp sauf quelques tables, les cuisines et quinze jours de vivres, ainsi qu'un bon à valoir sur le Trésor Américain.

Pour l'installation des Français, le 21 juin 1945 c'est le Lieutenant Colonel Hermann qui en a la charge, assisté de 12 Officiers et 8 hommes de troupe. Le bureau est installé sommairement dans un baraquement en bois. La gestion est composée d'un effectif de 16 officiers, 12 sous-officiers, et 20 hommes de troupe. La garde proprement dite des P.G.A. est confiée au départ au 137ème R.I.

L'origine des P.G.A. est diverse et chiffrée dans le dossier : 214 Polonais, 7 Hollandais, 1 Danois, 4 Luxembourgeois, 23 Alsaciens, 224 Tchécoslovaques, 31 Italiens, 419 civils allemands et 47 457 P.G.A.

Le journal précise que les P.G.A. sont d'abord abrités dans des tentes baraques et couchent à même le sol, sans paille au départ. Les tinettes sont vidées chaque jour dans la Vilaine. Six cuisines sont installées dans le camp pour les 15 "cages". Il est également précisé dans le journal du camp que les P.G.A. appréhendaient l'arrivée des Français.

En juin 1945, aucun P.G.A. de ce camp n'est encore mis à la disposition de l'économie civile. Seule la Marine française emploie 50 P.G.A. et l'Aviation 60 P.G.A.

La situation sanitaire est déplorable : au 29 juin 1945, on enregistre 29 cas de décès par typhoïde, ainsi que 13 cas par suite de faiblesse générale. Au 14 juillet 1945, 440 hommes sont hospitalisés et 25 sont en infirmerie.

Le personnel sanitaire est constitué de deux médecins français : Mabin et Fresneau et neuf médecins allemands : Bergotte, Grotte, Ruping, Ernsbach, Gerdes, Goldchmitt, Niederle, Puhl, Bernstein.

Un P.V. du 4 juin 1946 de la 3ème R.M., ex-11ème R.M., cite comme Chef de Bataillon le Colonel de Montigny et 151 inscrits sur les corps de garde.

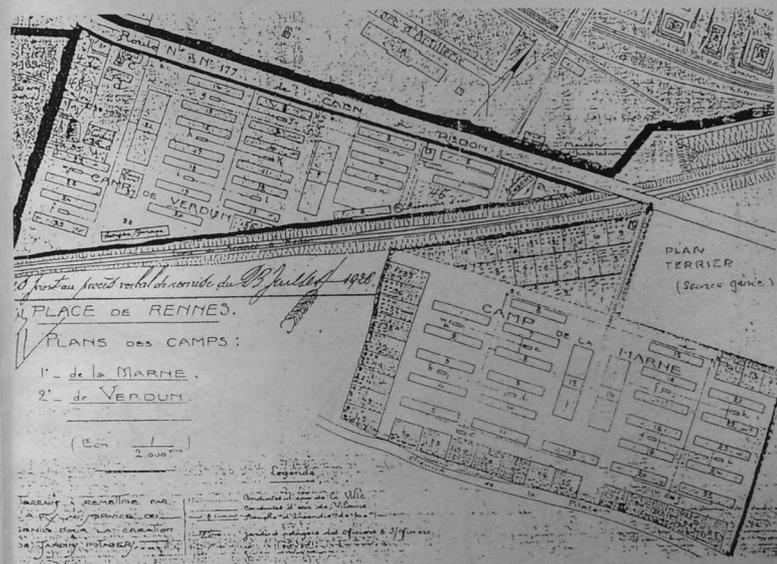
Un rapport au dossier établi par l'homme de confiance Paul Olke indique entre autre la possibilité qu'on lui octroie de redistribuer de l'argent aux plus indigents. Un autre rapport de l'aumônier protestant Friedrich Janczikewsky affecté au camp le 5 septembre 1947, daté du 15 mars 1948, dit : "J'ai toujours été traité avec bienveillance mais les visites aux commandos n'étaient plus possibles à cause des soudains rapatriements..."

On sait par ailleurs que de nombreux commandos de travail sont partis de ce camp pour le déminage, pour la reconstruction des maisons et des routes à Rennes et dans les communes voisines, et pour les travaux des champs, etc...

Ce journal de marche du camp 1102 contient aussi une citation du commandement français : "Gagner la Paix" (Charles de Gaulle) passe aussi par l'attitude du vainqueur face à son ennemi d'hier : extirper la haine et proscrire la vengeance, rechercher les coupables et les déferer à la Justice, accepter la collaboration des éléments de bonne volonté.

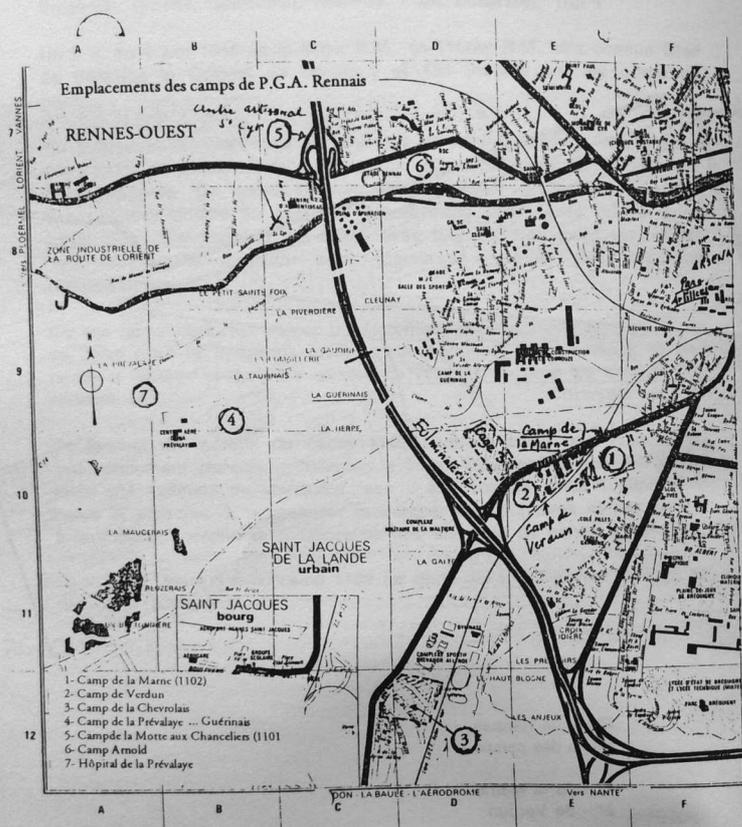
Le P.V. de dissolution du camp 1102 (et de la 422ème Cie) est daté du 31 décembre 1948.

Plan terrier



Place de Rennes
Plans des camps :

- 1° - de la Marne
- 2° - de Verdun



1. Camp de la Mame (1102) ; 2. Camp de Verdun ; 3. Camp de la Chevrolais
 4. Camp de la Préalaye. Guérinais ; 5. Camp de la Motte aux Chanceliers (1101)
 6. Camp Arnold ; 7. Hôpital de la Préalaye. "Cartographie Oberthur"



Agrandissement au 1/5000 de la mission Bretagne IGN n°11 du 16.4.1948.
 Echelle 1/12500 n°168 (camp de la Mame). Source HURAUULT J. Ingénieur IGN
 14.1.98.

CHAPITRE IV**Les visites de la Croix Rouge.**

Les comptes rendus de visite de la Croix Rouge Internationale de 1944/1945 n'ont pas été retrouvés à ce jour. Ceux de 1946 méritent malgré tout d'être résumés.

Camp 1101.**Comptes rendus de visite.**

Le 21 mars 1946, le camp 1101 est commandé par le Commandant Cadieu. Le médecin-chef français est le Commandant Brivet. L'homme de confiance est le Caporal Rholing. Le médecin allemand est le Dr Saas "stabsarzt". Les effectifs présents à l'intérieur du camp le jour de la visite sont les suivants :

- 5 200 PGA pour le camp 1101
 - 400 SS au camp annexe de "la Motte" (21 03 1946)
- Les nationalités : Allemands, Hongrois, Lithuaniens, Lettons.

Le jour de la visite, une commission russe était en train d'examiner les ressortissants baltes.

Ce camp est un camp "de transit" regroupant les prisonniers de guerre en mauvaise santé, provenant de tous les camps de la 3ème Région Militaire, ainsi que les prisonniers arrivant des Etats Unis après être passés par le camp de Bolbec. A cette date du 21 mars 1946 la cage 1 est réservée aux rapatriables dans les trois zones d'occupation en Allemagne, la cage 2 aux rapatriables de la zone Russe seulement, et la cage 3 aux prisonniers arrivant des Etats Unis.

La nourriture est jugée encore insuffisante. Les prisonniers reçoivent 1800 calories dont 200 grammes de farine de soja qui occasionne des gastro-entérites. (le pain lui-même en contient 25%).

Dans sa déclaration au délégué de la Croix Rouge du 21 mars 1946 le médecin chef allemand indique que 90% des prisonniers sont à cette date dans un état de sous-alimentation, que l'infirmerie contient actuellement 600 lits (280 places !) occupés par de grands malades et

qu'il est mort dans ce camp 60 prisonniers en deux mois (un par jour).

Le 3 mai 1946, une nouvelle visite constate que le camp 1101 est devenu l'un des 3 camps de transit de la 3ème région militaire. Il reçoit des P.G.A. venant des Etats-Unis et groupe les prisonniers de la zone territoriale correspondant à l'ancienne 11ème région militaire, en vue de leur rapatriement. Un certain nombre vient de l'Hôpital régional de la Prévalaye ; Il est indiqué que 1 600 prisonniers rapatriables sanitaires originaires de la zone russe ne pouvaient rentrer chez eux pour le moment.

La situation alimentaire s'est grandement améliorée, encore que la réapparition de la carte de pain partout en France a amené la suppression des 100 gr de pain supplémentaires accordés depuis l'automne dernier.

Le 12 juin 1946, l'entretien avec l'homme de confiance fait ressortir que la trop grosse ration de farine de soja a été réduite de 200 à 80 gr, compensée par l'attribution d'une ration de légumes secs et de pâtes alimentaires, et que les trains de rapatriables sont normalement acheminés sur Bretzenheim ou Tuttlingen...

Le 14 août 1946, le Dr de Morsier et M. Courvoisier de la Croix Rouge constatent qu'il ne reste plus que 3 000 prisonniers dans le camp 1101, dont 13 Autrichiens qui n'ont pas été présentés à la commission autrichienne. D'autre part, 186 malades sont constatés présents à l'infirmerie. Aucun décès n'est survenu pendant le mois de juillet 1946. Les prisonniers ont reçu des instruments de musique par l'YMCA qui leur a remis également un ballon de foot-ball...

Il est rappelé que s'agissant d'un camp de transit, les prisonniers ne travaillent pas.

Les P.G.A. blessés ne reçoivent pas de certificat médical circonstancié. Ils n'auront donc aucun droit de recours une fois rentrés chez eux.

Camp de "la Motte";

(Annexe du camp 1101, réservé aux criminels de guerre).

Comptes rendus de visite.

Le 24 mars 1946, le rapport situe le camp de la Motte à 2 km de Rennes sur la route de Rennes à Vannes et souligne qu'il n'a été ouvert qu'en août 1945. Il est commandé par le Capitaine Falguette. L'homme de confiance est le premier lieutenant Kieschee. Le doyen du camp est le Colonel Imholz, le médecin allemand le Dr Laube. Les effectifs sont de

330 présents et 64 détenus à la prison de Rennes. Les prisonniers internés dans ce camp sont inculpés de "crimes de guerre" ou sont gardés comme témoins. Ils sont logés dans des baraquements de bois.

La nourriture est limitée à 1 200 calories par jour dont 200 gr. de soja, plus 50 gr dans le pain.

Pour l'hygiène, le camp dispose d'un stock de D.D.T. Les prisonniers peuvent se doucher une fois tous les 15 jours, mais la distribution de savon est insuffisante.

L'infirmerie est jugée bien installée pour les soins médicaux mais le médecin-chef fait remarquer la rareté des médicaments et l'absence d'instruments de chirurgie. Le nombre de malades présents le jour de la visite est de 130 cas pour oedèmes et 6 cas pour cachexie.

Le 7 juin 1946, il apparaît que de nombreux prisonniers du camp, détenus à la prison Jacques Cartier depuis 11 et 12 mois n'ont pas encore été entendus par un Tribunal et que leur nourriture est toujours insuffisante. Des semences pour le jardin potager ont été remises à l'homme de confiance.

CAMP 1102.

Comptes rendus de visite.

Le 23 mars 1946, le commandant du camp est le chef de Bataillon Baulny, le médecin chef est le Commandant Privet, le médecin allemand Peters "Oberarzt", l'homme de confiance Hoenen Richard, le prêtre Heinrich, le Pasteur Weber. L'effectif inscrit est de 10 250 P.G.A. dont 442 à l'Hôpital régional allemand de la Prévalaye et 146 à l'infirmerie. 2 948 sont présents au camp le jour de la visite et 6 714 en commandos de travail.

Les travailleurs reçoivent 2 000 calories par jour, les non travailleurs 1.850 calories par jour. Quant à l'habillement, les prisonniers allemands sont approvisionnés par l'Allemagne mais pas les Autrichiens. Une cantine s'est ouverte en novembre 1945 où les prisonniers peuvent trouver du dentifrice, du cirage, du savon, des lames de rasoir, de l'eau de Cologne, etc...

Le personnel sanitaire comprend 4 médecins, 1 dentiste, 1 pharmacien, 16 infirmiers.

Les décès ont été de 25 prisonniers au cours des 30 derniers jours, dont 80% pour cause de sous-alimentation. Le 29 janvier 1946, 80 P.G.A de ce dépôt 1 102 ont été rapatriés.

Une bibliothèque comporte plusieurs centaines de livres.
Le port des décorations est autorisé.

Les vols et tentatives d'évasion sont punis de 30 jours d'arrêt.
Les P.G.A. ont un temps de travail de 8 H par jour et touchent 5 francs directement et 5 autres francs sont versés sur leur compte personnel.
Les P.G.A. sont autorisés à écrire une lettre et une carte par mois. A partir d'avril 1946, ils auront le droit d'en écrire le double.

L'homme de confiance se plaint entre autre que des civils soient encore au camp 1102. Il demande, par ailleurs, que des étudiants en théologie soient transférés sur Montpellier pour y continuer leurs études.

Hôpital régional allemand de la "Préalaye".

Comptes rendus de visite.

Le 4 mai 1946, le Dr de Morsier du C.I.C.R. constate que 250 malades environ y sont hospitalisés, dont 50 tuberculeux en attente de rapatriement depuis des mois. Malgré une récente amélioration, le médecin délégué note que les malades sont encore très à l'étroit sous des tentes et n'ont pas de lumière, de confort et pas assez d'aération. Des baraques sont en cours d'installation.

La veille, le 3 mai, le Dr de Morsier s'est entretenu au siège de la Direction régionale du Service de Santé de Rennes avec le médecin colonel Martin, le médecin commandant Arthenac et le médecin commandant Rocquet. Ils ont évoqué les problèmes des divers centres hospitaliers de Bretagne, Normandie, Vendée, Sarthe.

Ils demandent que tous les malades fiévreux puissent avoir des lits convenables avec des draps et pas seulement des couvertures, ce qui n'est pas hygiénique. Ils émettent l'avis de faire rapatrier au plus tôt les inaptes, car la place manque pour soigner les cas aigus.

Suit un rapport médical concernant l'ensemble du camp 1102 et annexes constatant que des inaptes nommément désignés, diagnostics à l'appui, établis à l'hôpital allemand de la Préalaye, ont bien été dirigés sur le camp de transit 1101 pour être rapatriés.

Il est précisé que le camp 1102 (dont dépend l'Hôpital) ne fait pas encore bonne impression aux délégués de la Croix Rouge.

Le 5 mai 1946, le rapport constate qu'un bon nombre de prisonniers a été inscrit sur la liste des rapatriables et que la nourriture a été améliorée de manière sensible.

Mais, l'homme de confiance et le médecin ont prié le délégué d'intervenir auprès du Commandant du camp pour que cessent les mauvais traitements infligés par les sous-officiers français aux prisonniers aux arrêts.

Détachement militaire de Coëtquidan. (Dépendant du dépôt 1102).

Comptes rendus de visite.

Le 28 juillet 1946, le commandant du camp est le Capitaine Claudet. Le médecin chef français est le Commandant Zeude. L'homme de confiance M Vegmann, le médecin allemand, le Dr Neumann.

L'effectif à cette date est de 2 199 prisonniers (21 se sont évadés). Ils sont employés dans divers services : génie, service des logements, ferme de l'école, mess des officiers, mess des sous-officiers, cantine ouvrière, économat, cuisines, vagemestre, intendance, chauffage...

Ils sont logés dans des baraquements de bois ou de pierre. Les délégués ont constaté qu'ils souffraient de vermine. L'eau n'est pas potable, mais pour les militaires français non plus.

Le travail est pénible au génie (forêt), vu les calories accordées et bon nombre de prisonniers arrivent épuisés à l'Hôpital régional de la Préalaye. Les prisonniers sont gardés par des Algériens qui parfois les obligent à des relations homosexuelles en les menaçant de coups ou même de leurs fusils.

Les délégués ont obtenu que des rations de force 4 soient accordées à ce détachement.

CHAPITRE V**TRAVAIL ET COMMANDOS P.G.A.****La mise au travail des P.G.A.**

La mise au travail des P.G.A. obéissait à la notion "d'obligation de réparer le dommage causé". La France avait aussi prévu des libérations anticipées pour service rendu, et puis la faim dans les camps était une autre forme d'incitation inavouée au volontariat avec l'offre d'une meilleure nourriture pour le déminage ou la Légion Etrangère par exemple.

L'emploi de P.G.A. était régi par le Ministère du travail. Les Directions Régionales du travail recevaient les demandes de main-d'oeuvre des employeurs civils, des entreprises ou des particuliers, en échange d'un contrat signé. D'après l'article 30 de la convention de Genève les conditions d'emploi et de temps de travail devaient être les mêmes que pour les civils français.

Les services de déminage et de la reconstruction avaient obtenu les premiers, du Ministère du travail, l'autorisation permanente d'emploi de main d'oeuvre de P.G.A. Ce fut aussi la remise en état prioritaire des ports et terrains d'aviation, mais c'est l'agriculture qui fit travailler le plus de P.G.A. dans notre région.

A Rennes une entreprise devenue "entreprise de déblaiement" employa à cet effet des Prisonniers de Guerre allemands.

Pour limiter les évasions aussi bien que pour éviter les exactions, la mise au travail est théoriquement prévue sous escorte militaire, sauf dans les secteurs de l'artisanat et de l'agriculture où les employeurs en eurent souvent la garde.

Le déminage.

Les P.G.A. devaient en principe être volontaires pour le déminage, car l'article 52 de la Convention de Genève stipulait clairement qu'aucun prisonnier ne pouvait être employé à des travaux dangereux, sauf comme volontaire.

Notre journal *Ouest-France* du 2/3 septembre 1995, dans un article intitulé "le demi-siècle à haut risque, voilà 50 ans qu'ils déminent" nous rappelle que le service du déminage fut créé en 1945 par le Général de Gaulle dans notre pays piégé, au sol encombré de mines, bombes et obus en état de fonctionnement, obstacles à la reconstruction du pays, alors que le déminage restait à inventer.

Le journal *Le Monde* dans un article du 25 août 1995 "Désobusage et Déminage" rappelle qu'à la Libération le bilan s'établissait comme suit : "150 000 bombes d'aviation à neutraliser, plusieurs millions de tonnes de munitions à récupérer, ou à détruire, 280 000 hectares de surface minée, 2 400 kilomètres de côtes et plages obstruées par des obstacles minés, 100 millions de mines à détecter et à neutraliser".

Danièle Voldman, Historienne et Directeur de recherches au C.N.R.S., a aussi écrit un livre fort instructif à ce sujet : "le déminage de la France après 1945". (éditions Odile Jacob)

Avant même la fin des hostilités, quelques 3 000 volontaires, assistés de 30 000 P.G.A., ont travaillé sur ce qu'on a appelé "la dépollution militaire". Cela s'est traduit par plusieurs centaines de morts chez les Français et plus de 3 000 chez les P.G.A.

Les commandos de travail.

Exemple d'un commando de P.G.A. rennais au service d'une commune rurale : "La Fontenelle". (Étude de M. Rapinel, membre du groupe de recherche P.G.A./U.T.L.)

Au cours de la séance du Conseil municipal du 9 septembre 1945, la commune de La Fontenelle a décidé de demander un commando de 20 P.G.A. pour le terrassement des chemins vicinaux de la commune.

En consultant les registres des délibérations du conseil municipal, à la date du 23 juin 1946, on apprend que M. Garçon Jean, adjoint au Maire, a été nommé régisseur pour toucher les mandats afférents à la paie de ces prisonniers allemands, et qu'il fut remplacé par M. Lamort ingénieur à Antrain sur Couesnon, à partir du 9 août 1946.

Monsieur le Maire Jean Roquais et Monsieur André Huet sont allés à Rennes chercher le groupe d'Allemands au cours de l'été 1946. Monsieur André Huet, âgé de 27 ans, ancien prisonnier de guerre, parle couramment

l'allemand et est embauché comme contremaître du chantier. Le commando est installé dans une maison du village de La Roche. Le rez-de-chaussée se compose d'une grande salle et d'un cellier. L'étage est un grenier. Cette maison est spacieuse. L'étage sert de dortoir, le rez-de-chaussée de cuisine et de salle à manger, quoique un témoin se souvienne d'avoir vu des lits superposés au rez-de-chaussée.

Les conditions sanitaires étaient celles des habitants du village. Comme eux, les prisonniers avaient leurs waters dans le jardin, allaient chercher de l'eau potable à la fontaine Saint-Samson distante de cinquante mètres, ou au puits voisin, faisaient leur toilette dans une cuvette et se baignaient au cours de l'été 1946 dans le Couesnon, à la "cave de l'angle". La cheminée assurait la cuisson des aliments et le chauffage de la maison.

Le cuisinier restait sur place et assurait l'entretien de la maison. La pomme de terre était à la base des repas, le pain était acheté à Antrain-sur-Couesnon, ainsi que la viande suivant les quantités réglementaires. "Si on veut qu'ils travaillent il faut bien les nourrir" avait dit André Huet au Maire de la commune. Les pommes de terre et la paille nécessaire à la confection de leur paillasse étaient achetées sur place. La maison n'était pas fermée à clé la nuit, le contremaître était chargé de garder les prisonniers en couchant dans une autre maison du village. Il est vrai que M. André Huet était armé d'un fusil de guerre allemand et que par son autorité il avait fait comprendre aux uns et aux autres où était leur intérêt. Cependant, l'un d'entre eux avait préparé son départ en dérobant des vêtements civils dans le village. Alertés par les autres détenus André Huet fit avorter cette préparation d'évasion et pour ne pas prendre le risque d'un départ réussi ultérieurement, il reconduisit le prisonnier au camp de Rennes.

De cette maison de La Roche, le commando a effectué le terrassement des routes de La Roche et de La Dalimeraie. Le terrassement se faisait à la pelle et à la pioche, la terre était transportée dans des tombereaux fournis par les fermiers riverains et conduits par leurs commis. De même des arbres étaient abattus à la hache, tirés avec des cordes et récupérés par les propriétaires riverains comme bois de chauffage.

La journée de travail suivait le cycle du jour : démarrage très tôt en été (environ sept heures) et tardif en hiver. Une coupure d'une heure à une heure et demie était prévue pour le déjeuner.

Une longueur de tranchée était à faire chaque jour (une vingtaine de

mètres) après quoi le prisonnier rentrait au local ou se livrait à des extra : faire le terrassement dans une maison de La Roche pour y mettre un plancher ou faire des fagots et arrondir ainsi son pécule pour acheter des savonnettes, de l'eau de Cologne ou réparer ses chaussures (l'un d'eux était cordonnier). Un groupe de civils travaillait dans les mêmes conditions que les prisonniers allemands.

Pour le terrassement des routes de Launay et de La Barre, le commando fut logé dans une maison de La Barre appartenant à M. Coupe. Malheureusement la ruine actuelle et les témoignages des voisins ne permettent pas d'en reconstituer l'aspect.

Sans doute au début de l'été 1947, le commando s'installe au village du Chesnay dans la "maison aux chouans", pour désenclaver ce village. Seule certitude la route est tracée en septembre 1947 et utilisée pour le mariage de Mlle Thérèse Regueillet. La "maison aux chouans" est vaste. Le rez-de-chaussée comprend toujours une grande pièce avec une cheminée et un cellier. Deux étages se trouvent au-dessus mais seul le premier est utilisable. Il est vrai que M. et Mme Pierre Rose, derniers occupants des lieux, ont déménagé en 1938 par crainte des effondrements. Les waters sont creusés dans le jardin, l'eau potable est prise dans le puits voisin, l'eau de toilette au lavoir, le long du ruisseau de la Sarrazinais. A cette époque les villages de La Fontenelle n'avaient ni électricité ni eau courante. De cette maison du Chesnais furent entrepris les terrassements des routes du Chesnais, du Chaussix et de la Hommerie. Le déplacement des prisonniers pour se rendre sur les lieux du travail n'excédait pas 800 mètres.

Pendant toute la durée de ces chantiers qui se sont achevés en 1947, un seul accident a été à déplorer. Un prisonnier a eu la jambe cassée par la chute d'un arbre. Après une immobilisation sur place, le prisonnier a été évacué au camp de Rennes par une ambulance militaire qui est venue le chercher. Pour les maladies courantes c'était le médecin d'Antrain qui était appelé au chevet du malade.

Les témoignages qui m'ont permis de reconstituer ces événements ont été obtenus par mes soins, au cours du premier semestre 1998, près de :

- Monsieur André Huet âgé de 79 ans et ancien contremaître des chantiers,
- Madame Mauxion née Rose Trouvais qui n'a jamais quitté le village depuis la guerre,
- MM. Armand et Victor Brand'honneur, âgés respectivement de 71 et 66 ans, et qui vivaient sur la ferme de leurs parents sur laquelle était située la "maison aux chouans".

Cependant, des témoignages des uns et des autres, il ressort que ce commando de P.G.A. vivait sans échange réel avec la population locale.

On sait que les rations alimentaires dans les dépôts ne dépassent pas en général 900 à 1000 calories jour au lieu des 2400 minimales prévues. Alors les commandants de dépôts sont favorables au placement des prisonniers dans l'agriculture notamment. C'est ainsi que lorsque les enfants des fermiers Durosset à la Rivière et Avril à la Porte en La Fontenelle, furent appelés à effectuer leur service militaire en 1946, deux prisonniers allemands les remplacèrent pour les travaux agricoles. Ils logeaient à la ferme et vivaient comme les journaliers agricoles de cette époque.

Du témoignage de Karl Heinz Holz, et de sa lettre ci-dessous, il ressort qu'il fut bien traité dans la famille Avril.

Relations P.G.A./Famille Avril
(Lettre de Karl Heinz Holz du 30 juillet 1987)

Chère Mademoiselle Avril,

Je fus surpris de recevoir après 40 ans une lettre de France. Je suppose que vous êtes une petite fille de Henri Avril. Comment va votre famille ? J'espère qu'elle va bien.

Et maintenant à moi de vous donner de mes nouvelles : j'ai été libéré le 26 novembre 1948 de ma détention de guerre. Je n'ai pas pu revenir dans mon pays natal Ostpomma car ce territoire a été relié à la Pologne. Ma mère et ma soeur ont été expulsées. Par des moyens détournés la famille s'est retrouvée à Lage, là où je fus libéré en 1948.

J'ai eu de la chance d'être réemployé tout de suite dans mon ancienne entreprise d'assurances qui avait des bureaux dans toute l'Allemagne. Depuis le 1er octobre 1953 jusqu'au 31 décembre 1954, j'ai travaillé au bureau dans la ville de Coblenz (Koblenz). Le 1er janvier 1955 j'ai été muté à Detmold. La ville de Detmold appartient à l'ancienne principauté de Lippe et est maintenant la ville du gouvernement de la région Ostwestfalen-Lip.

Ma femme Charlotte est revenue au début 1949 de la R.D.A. Le 22 octobre 1949, nous nous sommes mariés. Nous avons deux fils : Peter né le 26 février 1951 et Uwe né le 13 mai 1955. Les deux ont appris le métier de la Banque à la Caisse d'Epargne. Les deux

sont mariés. Uwe a une fille née le 22 décembre 1986.

Depuis le 1er mai 1984, je suis retraité. Ma femme et moi passons maintenant le reste de notre vie. Nous sommes encore en bonne santé et nous sommes heureux.

Avec ces lignes je vais vous laisser. Je me réjouirais si vous traduisiez cette description à votre grand-oncle.
Sincères salutations à votre Famille.

P.S.- Nous habitons avec notre fils Peter. Pendant mon temps libre, je m'occupe de notre petit jardin, ce qui me donne beaucoup de joies. Lage se situe entre Dortmund et Hannover près de Biefefeld.

Relations P.G.A./Famille Avril (suite)

Correspondance effectuée par l'intermédiaire de Mme Verdys-Piel, interprète du groupe de recherche PGA/UTL (complétant l'étude Rapinel)

Le 28 juin 1998

M. Karl HEINZ HOLZ
HEIDNAPP 19
D 4937 Lage Lippe

Très honorée Mme Verdys-Piel

Cordial merci pour vos lignes du 28 avril 1998, auxquelles je voudrais répondre aujourd'hui. Je n'y arrive que maintenant parce que j'étais en vacances entre-temps. Transmettez s'il vous plaît des salutations cordiales à la famille Avril et le plus grand remerciement pour son invitation. Malheureusement, les éloignements sont trop grands et les occasions ne sont pas toujours là pour profiter de cette invitation.

Et maintenant pour votre question concernant les conditions de vie dans la famille Avril, je ne peux y répondre que positivement, car je fus très bien reçu. J'avais seulement le sentiment d'être un "ennemi". Je me sentais comme parmi des proches. Je connaissais déjà vaguement la famille Avril avant d'y avoir travaillé, car notre commando de travail (venant du camp 1102 de Rennes) avait construit une route de La Dalimerais jusqu'en bas vers la maison de la ferme Avril dans La Fontenelle.

Pendant la construction des routes dans la commune nous nous sommes aussi sentis bien, parce que le Maire de ce temps là et notre garde André

Martin ! (André Huet) avaient beaucoup de compréhension pour nous. A cette époque là, nous avons aussi aidé à la moisson.

Je n'ai pas de contact avec Erich. Je sais seulement qu'en octobre 1947, il devint travailleur civil et retourna en Allemagne un an plus tard. Où ? Son Pays natal était en Prusse orientale, qui appartient aujourd'hui à la Pologne.

En Juillet 1996, ma femme et moi étions avec un groupe de voyageurs en Bretagne et en Normandie. Nous avons passé la nuit à Rennes. De là, nous avons fait des excursions journalières à Saint Malo, Jersey, au Mont Saint Michel... Le voyage vers notre foyer passa par Avranches, Deauville, Trouville, Paris.

Malheureusement aucune possibilité ne se présenta de faire une visite à La Fontenelle, parce que nous rentrions toujours très tard des excursions.

Peut-être que ça ira une fois à un moment. J'espère vous avoir répondu à quelques questions et je demeure avec des salutations amicales,

votre HKK

Le chemin de croix de deux P.G.A. à Tréhorentec

Des P.G.A. n'ont pas seulement contribué au déminage, à la reconstruction de nos routes et de nos maisons, ils ont aussi parfois laissé des traces artistiques indélébiles en peignant leur chemin de croix que l'on peut admirer aujourd'hui dans l'un de ces hauts lieux de la Forêt de Brocéliande à Tréhorentec.

L'abbé Gillard, recteur de l'église de Tréhorentec depuis 1942 s'est rendu au camp 1102 (camp de la Marne) en mai 1945 et a obtenu deux P.G.A. ; Karl Résabeck (peintre) et Peter Wisdorf (menuisier) pour participer à des travaux de restauration d'art religieux, entrepris dans son église. Heureux commando, si on le compare aux six camarades P.G.A. d'un commando voisin travaillant dur à refaire les routes de Tréhorentec et dormant dans une écurie...

Les cultes religieux ayant tenté de faire disparaître l'âme celtique et ses rites, l'abbé Gillard très lié avec des artistes et des intellectuels bretons, fréquentant les beaux-arts de Rennes, côtoyant Xavier de

Langlais, avait décidé de faire fusionner dans son église la mythologie celte, les légendes arthuriennes et les évangiles dans la tradition de l'art religieux, utilisant la symbolique des formes, des couleurs, des nombres et du zodiaque. L'inscription *La porte est au-dedans* gravée sur le seuil de l'église invite à la méditation. Il voulait que ce soit un lieu d'amour et de fraternité qu'on soit Chrétien, Celte, Français ou Allemand, ou seulement amoureux de la légende. Pour vivre en harmonie avec les autres, *c'est très facile*, nous dit la Directrice du syndicat d'initiative de Tréhorenteuc, *la porte est en dedans*, en posant la main sur son cœur.

Les deux P.G.A. ont participé à cette oeuvre qu'on vient admirer de si loin aujourd'hui. Le syndicat d'initiative de Tréhorenteuc nous a aimablement remis le témoignage du P.G.A. Karl Résabeck qui est ainsi entré dans l'histoire :

"En mai 1945, j'allais très mal. Pendant trois jours, nous ne recevions aucune nourriture, puis les Américains distribuèrent une boîte de ration pour deux hommes. Elle contenait de la graisse de porc. J'ai eu la diarrhée. Les militaires étaient aussi très pauvres. Ils nous ont tout pris: argent, chaussures, montre, manteau, babioles.

Nous sommes restés des semaines entières sur la terre nue, sous le soleil et la pluie. J'ai creusé un trou de 30 cm et je me suis recouvert avec une toile de tente. J'avais des rhumatismes, j'étais faible et très malade. J'avais un manche à balai pour béquille. Nous recevions 50 gr. de pain par jour et une soupe (de l'eau chaude avec quelques rondelles de carottes en tranches) le dimanche, il y avait un petit bout de tête de poisson qui sentait bien mauvais.

Ma profession de peintre avait été enregistrée par l'administration. Un jour, je fus appelé au bureau. L'abbé Gillard s'y trouvait : il me demanda si je pouvais peindre un "chemin de croix". Etant catholique, sachant ce qu'est un chemin de croix, je dis simplement oui. Etant en général honnête, je demandais si ce n'était pas hasardeux. J'ajoutais qu'il ne me connaissait pas et achetait le chat dans le sac.

Quelque temps plus tard, à la messe du dimanche, dans son sermon en chaire, il déclara qu'il avait acheté un chat dans le sac et qu'il avait fait un bon achat. Alors j'aurais pleuré. C'était un brave homme, je ne l'oublierai jamais.

Mes pieds étaient ensanglantés, il m'a offert des sabots, sa mère m'a tricoté des chaussettes en laine de mouton. Au cloître des Clarisses qui était à proximité, il a récupéré auprès des religieuses des bons de tabac et lorsque je pris congé, je reçus un coffret de bois contenant beurre, chocolat, cigarettes et une montre.

De Rennes, nous allâmes en autocar à Tréhorenteuc. Là-bas je restais malade au lit une semaine. Mais je récupérais bientôt la santé avec quelques médicaments, une bonne nourriture et l'aide de Dieu.

Désormais, commença pour moi une belle période. Au presbytère, nous disposions, en bas, d'une salle de travail et au premier étage d'une chambre à coucher pour chacun. Je me suis mis progressivement au travail. J'ai peint quelques aquarelles, naturellement l'église, puis, le vieux tronc qui est aujourd'hui encore dans la sacristie.

Peu à peu, je commençais le chemin de croix. D'abord le projet ne comportait que le motif à faire à la peinture à l'huile d'après les anciens reliefs noir et blanc qui étaient accrochés dans l'église. Comme M. Gillard avait beaucoup d'imagination, nous tombâmes d'accord pour faire quelque chose de différent, mais de mémoire je ne pouvais le faire. Aussi, je pris comme modèle les camarades de guerre et même plus tard les paysans et les enfants du village et finalement M. Gillard était toujours mon modèle pour le Christ, même en croix. Il allait de soi que l'arrière plan était constitué par le paysage de Tréhorenteuc, le château, le presbytère, le val sans retour.

Mais tout cela était l'idée de M. Gillard. Je ne comprends rien à la mythologie. Il m'avait donné tous les détails, raconté toutes les légendes de Merlin, de la fée Viviane, de Morgane, de la légende du Saint Graal, des romans de la table ronde. J'ai avec lui visité toute la région, fait ici et là les dessins et les tableaux, là où les personnages ont vécu, d'après la légende, par exemple Merlin à la fontaine l'a décidé, il en est en tout point l'inspirateur spirituel.

Vous demandez combien de tableaux j'ai peints. Je n'en ai pas fait le compte exact, mais environ une centaine. Où sont-ils allés ?

Pour l'autel, j'ai peint un grand portrait avec Ste Onenne, avec une belle fille, des fleurs, des oies et le vieux château de Tréhorenteuc. En outre de nombreux portraits de paysans et d'enfants.

De nombreux hommes sont tombés à la guerre. D'après les petites photographies, j'ai dessiné des portraits souvenirs. Les femmes étaient ravies et ont offert des cadeaux à M. Gillard.

J'ai demandé à M. Gillard d'où il recevait l'argent. Il disait souvent qu'une petite partie provenait de l'évêque de Rennes (en fait Vannes). Mais les paysans apportaient deux fois la semaine des grands plats de viande, de

la saucisse, du pâté de campagne. Et chaque dimanche, l'hôtelière, Mme Harel, apportait un gigot de mouton avec légumes et dessert. Nous ne pouvions pas tout manger.

Un jour après la messe, il y eut sur la place de l'église la fête patronale ; Les religieuses avaient préparé des petits gâteaux, des pains avec de la viande, de la saucisse, du fromage, du cidre, des photographies de l'église et du chemin de croix ont été vendues.

C'était la belle vie. Nous fabriquions le cidre et le calvados, et dans le jardin nous avions d'admirables poires et des légumes. Souvent de nombreux prêtres-amis venaient en visite. Alors, j'ai fait de la cuisine viennoise, escalopes, tartes, crèmes. Tous étaient enthousiasmés.

Ma femme se réjouit des photographies (Il s'agissait des photographies du chemin de croix).

P.S. : En mars 1947, j'ai été relâché de captivité sur recommandation de l'abbé Gillard en raison de mes mérites.

Karl Résabeck
(Décédé le 21. 12. 1984)

Le fils de Karl parle très bien le français. Le syndicat d'initiative de Tréhorentec est toujours en contact avec la famille. Une étude plus approfondie pourrait voir le jour sur le tome 2.

Nous n'avons pas retrouvé à ce jour la trace de la famille de Peter Wisdorf.

CHAPITRE VI

Travailleur libre ou rapatrié.

Tel est le choix qui va s'offrir aux P.G.A. dans un contexte où les libérations individuelles et collectives des P.G.A. posent de nouveau le problème du manque de main-d'oeuvre en France. Les accords de Moscou interdisent de garder des P.G.A. après le 31 décembre 1948.

L'article 68 de la convention de Genève a permis de rapatrier les blessés et les malades dès fin 1945 et à partir de Juin 1946 pour ceux de la zone soviétique précédemment interdite. De plus, des libérations individuelles ont été accordées dès décembre 1944 pour services rendus à la France, ou pour engagement dans la Légion Etrangère.

Un rapport au dossier du camp 1101 indique qu'en décembre 1945, le premier convoi quitta Rennes pour l'Allemagne avec 1 000 P.G.A. environ, suivi de convois équivalents chaque mois jusqu'en août 1946 et de deux ou trois autres convois par mois ensuite, jusqu'en Juillet 1947, puis de trois ou quatre nouveaux convois à partir d'octobre 1947, après une interruption de trois mois.

Le plan de rapatriement général est exécuté et échelonné entre avril 1947 et décembre 1948.

Les employeurs s'étaient bien habitués à la main d'oeuvre des P.G.A. et l'appréciaient d'autant mieux qu'elle fut remplacée, au fur et à mesure de son départ, par des travailleurs italiens moins qualifiés, que l'office National d'Immigration commence à recruter pour les remplacer. Le phénomène se renouvellera par la suite avec l'arrivée des travailleurs d'Afrique du Nord.

Alors, sans doute pour garder le plus possible nos P.G.A., un accord Franco-Américain du 11 mars 1947 permet la libération sur place des P.G.A. volontaires pour devenir travailleurs libres, la vie étant apparue meilleure en France qu'en Allemagne pour certains d'entre eux. Ainsi : 137 937 P.G.A. sont devenus travailleurs libres en France. A Rennes, notre journal *Ouest-France* avait indiqué le 18 février 1946 (voir revue de presse) que 40% avaient accepté de devenir travailleur libre.

CHAPITRE VII**L'esprit de vengeance.****Vengeance individuelle ou collective ?**

Les archives militaires françaises disent que les P.G.A. soldats ont été traités en soldats par des soldats. Au travail, ils étaient en droit considérés comme des travailleurs de même catégorie.

Toute notion d'esprit de vengeance collective et institutionnalisée de la part de la France est donc exclue, c'est ce qui ressort de nos recherches et investigations en général.

Soulignons quand même que certains se sont parfois autorisés à interpréter la Convention de Genève, mais que la situation catastrophique laissée par l'occupant y était pour quelque chose. L'esprit de vengeance individuelle existait certes, et a pu s'aggraver lorsque les camps d'extermination nazis ont été mieux connus.

Pour l'opinion internationale, pour certains auteurs, et d'après les témoignages de nos P.G.A., il y avait parfois un certain consensus, voire une certaine organisation dans ce sens. Le journal *l'Express* du 26 mars 1998, dans sa rubrique "Holocauste", cite d'ailleurs l'exemple et la confession d'un vengeur : Joseph Harmatz qui avoua avoir fait partie d'un commando juif chargé de liquider des Allemands... Il a participé à l'assassinat de plus de 300 P.G.A. dans un camp près de Nuremberg... Ils s'étaient surnommés "les justiciers" et voulaient punir les Allemands de la Shoah... Ils voulaient en tuer six millions ; un pour chaque martyr juif des camps de concentration...

CHAPITRE VIII**La mortalité chez les P.G.A.**

La "Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge" à Kassel, organisation humanitaire allemande, a pour mission de recenser les tombes des soldats allemands hors des frontières allemandes, de les préserver, de les entretenir, soit 500 cimetières militaires comptant environ 1,6 million de morts, répartis dans près de 100 pays du monde. Cette organisation a bien voulu nous adresser de précieuses informations.

On sait donc de façon certaine qu'il y a 235 000 morts allemands de la deuxième guerre mondiale recensés qui reposent en France dans des cimetières allemands (combattants et prisonniers confondus)

Mais, comme prisonniers allemands morts dans nos camps (morts au combat exclus), les chiffres divergent. James Bacque dans son livre "Morts pour raisons diverses" avance le chiffre de 167 000 pour la France, la Direction Générale Française des Prisonniers de Guerre Allemands s'en tient à 23 417 et certains tentent d'expliquer cette différence par l'existence de fosses communes non recensées ou supposées !

Pourtant, d'après l'oeuvre complète "De l'Histoire des prisonniers de guerre allemands de la deuxième guerre mondiale" du professeur Erich Maschke, Directeur de la commission scientifique pour l'histoire allemande des prisonniers de guerre, publiée dans les années 1970 et basée sur les importantes sources d'information des publications alliées et les rapports du C.I.C.R., tout comme sur les carnets intimes des prisonniers allemands, le chiffre de 24.178 morts en France est cité dans le volume XIII de cette étude (dont : 2.292 non allemands, comprenant 716 Italiens).

A Rennes

Les archives (journaux de marche) des camps 1101 et 1102 évoquent bien la mortalité derrière les barbelés, ce qui mériterait des recherches complémentaires.

Quoi qu'il en soit, les livres d'inhumation du cimetière de l'Est comportent des noms de soldats allemands inhumés au cours de l'occupation (hors sujet) et ceux inhumés entre le 4 août 1944 et le 2

mai 1945. Ces derniers sont donc supposés être des P.G.A. Ils sont inscrits sur le registre civil, dans l'ordre chronologique des inhumations à Rennes avec les civils et ne sont pas recensés à part, au moins jusqu'à cette date du 2 mai 45. Par contre, un état mensuel spécifique de 1 405 soldats allemands inhumés à Rennes, transférés au Mont d'Huisne en 1961 retrouvé aux archives municipales semble au moins en partie complémentaire, puisque comportant 1 155 inhumations de P.G.A. après mai 1945 !

Un petit livret d'accueil du cimetière (édition 1er trimestre 1994 par le Souvenir Français) confirme : "Les corps des soldats allemands inhumés à Rennes pendant la seconde guerre mondiale ou dans nos camps de prisonniers ont été transférés à l'ossuaire allemand du Mont de Huisne (Manche) en 1961, dans la baie du mont St Michel". Ce transfert fait suite à la convention Franco-Allemande de 1954 relative aux sépultures militaires des soldats allemands.

Etat mensuel des P.G.A. inhumés au cimetière de l'Est et transférés au Mont d'Huisne en 1961

(Décompte d'après liste Cote : 119W16/17 Archives Municipales)

Année	janv	fév	mar	avr	mai	juin	juil	aoû	sep	oct	nov	déc	Total
1944	6	?	?	?	?								6
1945	?	?	?	?	1	1	65	273	184	202	105	91	922
1946	58	25	51	40	12	4	1	6	0	0	0	2	199
1947	2	2	4	5	2	3	1	2	3	2	0	2	28
1948	?	?	?	?	?	?	?	?	?	?	?	?	?
Total	66	27	55	45	15	8	67	281	187	204	105	95	1155

Cette liste des corps allemands transférés du cimetière de l'Est à Rennes au Mont de Huisne, comporte 1 405 noms, mais seulement les 1155 ci-dessus sont décédés après la libération de Rennes le 4 août 1944, et la plupart après juin 1945.

Le groupe de travail a limité ses premières recherches sur la mortalité aux seuls camps Rennais. Cette recherche ne tient donc pas compte d'un récent témoignage digne de foi, concernant les décès à l'Hôpital régional de la Prévalaye, estimés entre 200 et 400 P.G.A. par mois. Mettons une approche moyenne de 300 x 12 mois = 3600 décès possibles la première année, certainement moins au fur et à mesure des interventions de la Croix Rouge ensuite.

S'agissant d'un hôpital à vocation régionale, les P.G.A. malades y venaient de tous les camps de la région militaire et pas seulement des camps Rennais. Le nombre de décès dans cet hôpital régional ne sont donc pas imputables dans leur totalité aux camps Rennais.

Ils étaient enterrés dans le "Bois des Allemands" en haut de la rue de Vern, sans doute dans des fosses communes, faute de place dans le cimetière de l'Est ! Si 1 405 sont enregistrés comme inhumés au cimetière de l'Est et transférés au Mont de Huisne en 1961, on peut se demander où sont passés les autres. Certains corps ont-ils été transférés en Allemagne ? Des recherches ultérieures nous le diront peut-être !

Au Mont de Huisne.

La Volksbund est à l'origine de l'implantation de l'ossuaire allemand du Mont de Huisne, dans la Manche, inauguré en 1963.

Le chapitre 18 de l'Atlas des Tombes allemandes édité par cette association situe le Mont de Huisne à 10 Km au Nord Est de Pontorson et 18 Km au Sud Ouest d'Avranches, face au Mont St Michel.

"...ici sont inhumés les morts de guerre transférés par le service des exhumations du Volksbund en 1961, en provenance des départements du Morbihan, Ille et Vilaine, Mayenne, Sarthe, Loir et Cher, Indre, Indre et Loire, Vienne et des îles Anglo-Normandes; Guernesey, Jersey, Alderney et Sark à l'exception des morts du cimetière Fort-Georges à St Peter Port sur l'île de Guernesey".

Le site de l'ossuaire est une construction circulaire de 2 étages de 47 mètres de diamètre. A l'intérieur, deux couloirs ouverts superposés avec chacun 34 caveaux. Dans chaque caveau reposent 180 morts dont les noms sont inscrits sur des plaques en bronze. Au total, le nombre exact de morts qui reposent au Mont de Huisne est de 11 956 (chiffre confirmé par écrit par le conservateur de l'ossuaire).

"Si les pierres pouvaient parler".

C'est par ces mots "si les pierres pouvaient parler" que le Conservateur du cimetière allemand invite les visiteurs à la réflexion. Bannir à jamais la guerre et la violence eut été la seule conséquence logique une fois la Paix retrouvée. Mais la guerre et la violence font toujours partie du quotidien de notre monde.

C'est pourquoi le rappel du passé est si important. "Chaque pierre représente ici le destin d'un homme qui n'aurait pas dû mourir à 20 ans". Or 177 000 soldats alliés et ennemis sont tombés ensemble au moment du débarquement, entre le 6 juin et le 20 août 1944. (Au total, la guerre mondiale a fait environ 50 000 000 de morts sur la terre). Existe-t-il un meilleur moyen d'exhorter à la Paix ?

Un livre sur l'exposition cite entre autre Antoine de Saint-Exupéry : "la guerre est une maladie, comme le typhus" ou Albert Schweitzer : "les tombes de guerre sont les grands prédicateurs de paix"...

Des jeunes de différentes nations entretiennent les tombes des cimetières allemands de la guerre. Ce travail est placé sous le mot d'ordre : Réconciliation par dessus les tombes. Travail pour la paix.

CHAPITRE IX

Mémoire collective et témoignages.

Suite à l'appel à la mémoire collective lancé par l'U.T.L. dans *Ouest-France* du 31 mars 1998, quelques personnes ont bien voulu nous apporter leur témoignage.

Témoignage de M. Vermet Alphonse de Rennes.

Monsieur Vermet Alphonse a été enregistré à son domicile le lundi 6 avril 1998.

"Je suis entré au camp de la Marne au mois de Juin 1945, comme civil. J'avais 25 ans à l'époque. J'en ai 80 maintenant. Les Américains venaient de nous céder plus de 60 000 P.G.A. sur la place de Rennes. Certains arrivaient directement d'Amérique où ils avaient séjourné après avoir été capturés. L'Intendance française prenait la relève des Américains. Ces P.G.A. étaient répartis dans les camps 1101 et 1102. En fait, il y en avait un peu partout : à la Courrouze, à la Chevrolais, au camp de Verdun..."

Pour toute cette population, du point de vue de l'intendance, il n'y avait pas de boulangerie pour répondre aux besoins, il n'y avait plus de fours à pain à Rennes à la libération, parce que la manutention qui existait avenue Janvier avait été détruite par les Allemands à leur départ. Les fours avaient été brûlés. Les P.G.A. étaient donc nourris avec du soja. Mais il y avait au camp de la Marne une société de boulangerie industrielle qui avait voulu se monter et elle avait quatre fours. Les Américains ont commencé à y faire du pain pour les P.G.A. Au mois de juin 1945, l'Intendance a pris la suite. On était trois civils. On faisait les "trois huit" comme horaire. Ça tournait même le dimanche. Chacun avait son équipe d'une quinzaine de prisonniers avec un interprète : le chef d'équipe, le pétrisseur, et des hommes de corvées. Mon interprète était allemand.

On était à l'intérieur du camp, mais la boulangerie était tout de même séparée du camp de P.G.A. proprement dit. Il y avait un poste de garde et une sentinelle entre les deux et à l'entrée du camp. Cinquante mètres séparaient la boulangerie des prisonniers. Il doit rester des traces de cette boulangerie, encore aujourd'hui. J'avais avec moi un interprète allemand très bien. Je n'ai pas souvenir de son nom. Je me souviens aussi

d'un Allemand interprète du camp de Verdun, qui avait tenu une grande quincaillerie en France avant guerre.

Les Allemands venaient chercher leur pain eux-mêmes à la boulangerie avec des charrettes à bras à quatre roues. Il y avait beaucoup de volontaires pour ce travail. Quand il en fallait dix, il y en avait cinquante à se présenter, pour avoir un bout de pain. Le pain était fait dans des moules de six boules, on comptait facilement le nombre déposé dans les charrettes. Le travail terminé, il y avait toujours un Allemand qui disait qu'il manquait encore quelques boules. Alors, un responsable que les Allemands appelaient "Tibochenko" parce qu'il leur rappelait un mauvais souvenir russe, faisait décharger la charrette et recomptait les boules.... Il valait mieux rester prudent dans nos relations. Par exemple, l'un des employés civils a été condamné à deux ans de prison pour une histoire de carte d'identité perdue, volée ou échangée, mais retrouvée dans la poche d'un Allemand. Bref, il y avait toujours des offres de trafic ou d'échange entre Allemands qui avaient ramené du matériel d'Amérique, introuvable ici, et Français qui n'avaient rien. Mais il valait mieux rester sur ses gards.

Personnellement, j'ai toujours fermé les yeux quand un morceau de pain disparaissait. J'étais civil alors je ne courais pas après. Aussi, j'étais bien vu. Mais un autre fouillait les Allemands quand ils sortaient de la boulangerie, et s'il trouvait un bout de pain ou une demi-boule sous leurs vêtements, il en rendait compte au lieutenant de service et c'était la prison. C'était "Tibochenko"... Chacun avait son surnom...

Les Français en principe n'avaient pas le droit de pénétrer à l'intérieur du camp de P.G.A. J'ai cependant eu l'occasion d'être invité parfois, quand ils faisaient une petite réunion entre eux, le soir. Un instituteur allemand interprète était là. Il est ensuite parti pour être démobilisé. Il n'était sans doute pas en bonne santé.... Celà a duré longtemps, puisqu'entre-temps il est revenu et a demandé à me voir et à revenir travailler à la boulangerie. J'ai essayé et il a dû y revenir quelque temps.

Des P.G.A. avaient réussi à installer ici deux ou trois niches à lapin ; ils avaient trouvé quelques lapins. Un officier allemand venait chaque matin les soigner pour avoir un bout de pain. Il était en sabots. Ils n'étaient plus les Allemands de l'occupation que nous avions connus. Avec des relations de l'Intendance, j'obtenais parfois des abats à l'abattoir, pour améliorer leur ordinaire.

Par la suite, beaucoup de P.G.A. quittaient le camp pour aller travailler en commandos à l'extérieur, le plus souvent à la campagne. A partir de Juin 1946, les Allemands avaient réussi à récupérer des fours de boulangerie allemands à Saint Jouan des Guérets, près de Saint Malo.

Ils ont réussi à remonter la manutention au moulin de St Cyr au début de la route de Lorient. Je suis resté là jusqu'en 1978, année de ma retraite, soit 34 ans dans la maison à l'Intendance militaire. Il y avait aussi les prisonniers français qui rentraient d'Allemagne et qui n'avaient rien, ce qui créait une certaine animosité. Les civils avaient encore leurs cartes d'alimentation et des tickets de pain. Même nous, à l'Intendance, notre farine avait beaucoup de son dedans. On était juste un peu favorisé par les Anglais qui étaient à Saint Jacques et qui nous apportaient un peu de farine blanche pour leur faire du pain. Bien sûr, on en profitait un peu...

Témoignage de M. Machard de Guichen.

Intendant à la Caserne du Colombier du 20 décembre 1945 au 27 mars 1946.

"Durant la guerre, j'étais à Guichen. Je suis arrivé en camion à Rennes, avec d'autres, en 1945. Nous avons eu à connaître à la fin de l'hiver les P.G.A. Russes blancs, qui étaient au camp de la Marne. Ils paraissaient libres. Ils descendaient le soir, tout habillés en américain, en ville, vendaient leurs tenues, remontaient avec du schnaps, et se faisaient rhabiller le lendemain, et ça marchait comme ça tout l'hiver, pendant que nous-mêmes, n'étions pas habillés : un blouson, un pantalon, les derniers arrivés n'avaient rien, sauf une "sten" (mitraillette anglaise) entre les mains.

Il y avait donc entre nous une certaine tension et l'on ne s'y frottait pas beaucoup. Fin mai, peut-être début juin, la veille d'une grande fête des Américains dans Rennes, on a vu arriver les P.G.A. de la Poche de Lorient, qu'on était allé chercher au Fort de Penthièvre pour les amener à la caserne du Colombier. Il y avait parmi eux de hauts gradés. Au total une dizaine de camions de 20 à 25 P.G.A. (donc 200 à 250 P.G.A environ). Pour les faire descendre des camions, il y en avait qui tapaient dessus. Pourtant à l'arrivée, la Croix Rouge Internationale était déjà là.

On a mis les hauts gradés dans les cellules de la prison, à la place des taulards. Les autres P.G.A. ont été logés dans un autre bâtiment près de la "butte des fusillés". Ils étaient gardés par la Compagnie de garnison. Pour la sécurité, on a fait l'inventaire de leur paquetage. Le Capitaine Morice rappelé à l'activité, professeur d'allemand au Lycée de Rennes

dans le civil, servait d'interprète. A titre d'anecdote, on trouve dans un paquetage du plus haut gradé, un bâton noir au bout d'un fil et une prise de courant. On ne savait pas comment appeler ça pour mettre dans le rapport. C'est le Capitaine Morice qui a pu identifier l'engin : c'était un rasoir électrique.

Ces gens là ont dû être interrogés, mais ayant été nommé ailleurs, je n'ai pas su la suite. Dommage, car ayant une formation de cadre, je logeais au bâtiment de l'horloge. De là, on voyait bien ce qui se passait. Vers le 20 décembre 1945, on m'a rappelé à la caserne du Colombier pour mettre de l'ordre. J'ai été nommé par le Commandant responsable des approvisionnements et de la distribution, en même temps que quatre chefs cuisiniers, chargés chacun de monter une cuisine.

Parmi les gens à nourrir, on comptait à ce moment là 550 P.G.A. qui travaillaient en commandos pour le Génie et construisaient des bâtiments dans le Colombier. Ils logeaient alors dans les caves de la garnison. Ils avaient ici la même nourriture que la troupe française. Cette nourriture venait de l'Intendance militaire de la route de Lorient et d'ailleurs le financement était de 53 Frs de l'époque, tout compris par rationnaire (chauffage, entretien, nourriture...) soit 26/27 Frs pour la nourriture de chaque homme. Ils faisaient eux-mêmes leur popote et c'était très bien tenu.

Il fallait aussi nourrir en même temps les P.G. français qui rentraient d'Allemagne. A leur descente du train, sur les quais de la gare, une dizaine de roulottes de la Compagnie de Q.G. (P.G.A.) les attendaient. Dans le Colombier même, il n'y avait pas de problèmes de malnutrition (notés ailleurs), malgré des malversations en matière de ravitaillement à Rennes ; par exemple, parmi les fournisseurs de la troupe, il y avait l'O.C.A.D.O. (Office Central d'Approvisionnement des Denrées Ordinaires) qui était situé derrière l'abbatoir de l'époque et qui était dirigé par un haut gradé. Il y a eu de grosses bêtises de faites. La presse locale en a parlé !

La question du pain : les P.G.A. du Colombier avaient les mêmes rations de pain que les militaires français ; soit 450 gr. par jour, alors que la ration civile n'était que de 250 ou 270 gr. par jour. Il y avait une boulangerie militaire importante du côté du camp de la Marne, que je ne peux situer exactement ; telle a été la situation que j'ai connue, tant que j'ai occupé ces fonctions, entre mon arrivée le 20 décembre 1945 et le 27 mars 1946, date de ma démobilisation".

Hôpital Régional allemand de la Prévalaye
Témoignage de Monsieur Sicot de Rennes, infirmier à l'Hôpital Régional P.G.A. de la Prévalaye de fin mai à fin novembre 1945.

"J'avais 20 ans en octobre 1944. Je me suis engagé le 11 janvier 1945, pour la durée de la guerre, et je me suis retrouvé à la caserne du Colombier à Rennes. Dès notre arrivée, l'armée nous a informé qu'elle recherchait des jeunes gens sportifs. Je me suis proposé, faisant régulièrement de l'athlétisme dans un club. Retenu, j'ai été affecté au service des infirmiers militaires dans une fonction que l'on appelait à l'époque Chef de section. J'étais chargé de faire des exercices de brancardages sur le Champ de Mars, d'expliquer les différentes modalités d'intervention des médecins, des dentistes, des vétérinaires et j'avais la mission d'assurer quelques cours de secourisme.

Peu à peu, suite à l'arrivée des jeunes de la classe 43, comprenant plusieurs étudiants en médecine, en cinquième année, je me suis retiré de cette formation, laissant la place aux étudiants plus qualifiés que moi pour cette mission. Néanmoins, je continuais à faire une fonction de sergent.

Je me suis retrouvé quelques semaines après au château d'Argentré du Plessis avec une vingtaine de jeunes militaires sous la responsabilité d'un adjudant, mais sans orientation précise. L'organisation militaire dans ce secteur était encore assez floue.

Après une formation dans un H.O.E. 420 (Hôpital Organisé d'Etape), c'est à dire ceux qui étaient installés, près des lignes de combat, et la guerre ayant pris fin le 8 mai 1945, j'ai été nommé à l'Hôpital Régional des P.G.A. de la Prévalaye fin mai 1945. J'étais chargé de l'intendance et notamment du ravitaillement quotidien. Je relevais de l'Etat-Major militaire français installé à l'hôpital militaire de Rennes.

Pendant ma présence dans cet hôpital jusqu'à fin novembre 1945, tous les services techniques (médecins, chirurgiens, infirmiers, cuisiniers, coiffeurs) étaient assurés par le personnel allemand. Le personnel médical soignant était totalement allemand : des infirmiers, deux chirurgiens dont un Colonel, dont j'ai oublié le nom ; celui-ci n'aurait pas été étranger au groupe qui a participé à l'attentat contre Hitler. Il avait environ 60 ans, sympathique. Il était assisté d'un jeune Capitaine-chirurgien d'environ 25 ans qui avait été champion de boxe universitaire d'Allemagne. Il y avait aussi un footballeur de l'équipe d'Allemagne qui avait remporté la coupe du monde en 1937.

Je me souviens que le bloc opératoire et la pharmacie étaient installés dans un bâtiment en dur avec les services administratifs de gestion. En revanche, les services hospitaliers étaient implantés sous tente exclusivement dans la grande prairie voisine. Le nombre de tentes, de mémoire, me semble être approximativement d'une trentaine environ, contenant chacune une douzaine de lits par tente soit environ 350 lits.

En ce qui nous concerne, nous n'avions pas le droit de pénétrer dans les tentes des Allemands. Mais, le Colonel chirurgien allemand m'invitait à assister aux opérations. C'était très instructif pour moi. A deux reprises, j'ai été soigné par l'équipe médicale de l'hôpital pour une grippe et une entérite.

Les P.G.A. hospitalisés arrivaient à cette époque des seuls camps de P.G.A. rennais que venaient de nous céder les Américains. Je voyais bien qu'il y avait beaucoup d'allées et venues, mais je ne puis dire le nombre d'entrées par mois. C'était en général de grands malades qui arrivaient là (sauf quelques débrouillards). Il y avait aussi parmi eux, de tout jeunes garçons de 14 à 18 ans. On voyait les malades arriver à l'hôpital complètement déprimés. Il faut reconnaître que certains avaient mangé de l'herbe... J'ai vu des types d'une maigreur effrayante et qui avaient des cuisses pas plus grosses que le poignet.

Les cas les plus urgents ayant besoin d'une grave opération étaient dirigés sur l'E.P.S. (Hôpital Militaire français installé dans l'école des filles réquisitionnée, rue Jean Macé). J'avais à l'E.P.S. un camarade qui s'appelait Martin à la réception. Je me souviens lui avoir amené un gamin qui pesait sûrement moins de 20 Kg, tant il était amaigri. (Cet hôpital était alors tenu par les Américains).

Pendant ma présence dans l'hôpital de la Prévalaye, la nourriture était très bonne pour les PGA et même exceptionnelle pour nous, pour l'époque. Tous les matins, j'allais en camionnette, avec un nommé Rainer, Alsacien enrôlé de force dans l'armée allemande. La viande, nous la prenions à l'entrée de la rue de Lorient, à droite en allant vers le stade. Les légumes, nous les prenions place Honoré de Commereuc près de la chambre de commerce. Les rations des P.G.A. hospitalisés étaient distribuées par le service de santé allemand.

Parfois, nous avions de la musique et du vin aux repas. A l'hôpital se trouvaient le chef d'orchestre de l'Opéra de Berlin, le guitariste et le pianiste de la radio de Frankfort... De temps en temps, l'Etat-major français de la santé rendait visite à l'hôpital. Le chef d'orchestre de

l'opéra de Berlin était un très grand violoniste. On lui avait volé son violon dans le camp avant son arrivée à l'hôpital. Il en avait pleuré. Alors, on s'était débrouillé pour lui en récupérer un autre.

Des épidémies de toute nature se propageaient d'autant plus facilement que les P.G.A. étaient en général dans un état déplorable lorsqu'ils arrivaient à l'hôpital, atteints de dysenterie.

Je ne connaissais pas les statistiques officielles, mais avec la chaleur de l'été 1945, il y a eu beaucoup de morts à l'hôpital, avec me semble-t-il une progression des décès entre juin et août de 150 à peut-être 400 par mois.

Certaines tentes nous étaient complètement interdites. J'ai quand même vu la cabane mortuaire où l'on entassait par terre les uns sur les autres les corps, ou plutôt les squelettes nus, des P.G.A. décédés. De la chaux était déversée par-dessus, en attendant de les emmener et de les enterrer, me disait-on, au "bois des Allemands" rue de Vern. C'était épouvantable. Je n'ai jamais assisté au départ de ces cadavres et je ne suis jamais allé là-bas. Je ne sais pas si c'était dans des fosses communes.

Je reste marqué par cette période. J'ai assisté d'un côté au retour des déportés survivants des camps de concentration allemands. J'étais par exemple au café Châteaubriand, place de la gare à Rennes, quand la fille de Mme Tanguy de l'Hôtel du Cheval d'Or y est arrivée à sa descente du train, rentrant du camp de concentration allemand. C'était une loque. On ne pouvait pas aimer les Allemands après ça. D'un autre côté, on ne se réjouissait pas pour autant, de voir dans le même état ces P.G.A. moribonds que nous avaient laissés les Américains. C'était pénible pour nous, sur notre territoire...

Le contact que j'ai pris avec l'Université du Temps Libre de Rennes pour apporter mon témoignage, m'a permis de rencontrer le mercredi 21 juillet 1999 à Saint Briac, Théo Kirtz, ancien P.G.A. interprète du camp 1102 en vacances aux Sables d'Or les Pins, qui a également apporté son témoignage aux travaux de l'UTL. Nous sommes heureux, nous qui étions tragiquement impuissants d'un côté et de l'autre des barbelés, de pouvoir transmettre aujourd'hui ensemble, ce message de la mémoire au service de la Paix entre nos deux Peuples et de la nécessaire construction Européenne pour la préserver".

Témoignages divers.

Commune de Saint-Jacques-de-la-Lande : Le 27 avril 1946, le Conseil municipal remercie le Commandant du camp de P.G.A. de la Marne (le nom n'est pas précisé). Les P.G.A. avaient abattu du bois de chauffage pour les indigents de la commune.

M. D. - St Jacques de la Lande. Les PGA qui étaient gardés à la "Basse Chevrolais" venaient chercher des orties et des feuilles de betteraves pour faire leur soupe. Le terrain où se trouve les entreprises Pichenot et Laviolette, entre le pont de Blosne et la Gâté, c'était un camp allemand bien aménagé, empierré. Ils n'ont pas été là très longtemps. Ils étaient gardés par des soldats français.

Anonyme. A partir d'Aout 1944, à la "Basse Chevrolais", il y eut un camp de Russes Blancs, Mongols, enrôlés par les Allemands, portant l'uniforme allemand, et faits prisonniers par les Français. Ils ne sont restés là que cinq ou six mois car, à cause des inondations du Blosne, ils étaient dans la flotte.

M. Le M. - St Jacques de la Lande. A la "basse Chevrolais", il y avait des prisonniers russes et allemands. Les prisonniers russes avaient été embrigadés dans l'Armée allemande. Ils étaient sous des grandes toiles de tente de l'armée. A un moment, ils avaient fait une estrade et des communistes français venaient haranguer les prisonniers russes en leur disant: "Rentrez dans votre Pays, ne restez pas avec les Allemands". On passait à côté, sur la voie ferrée, donc on était au-dessus d'eux. Un jour, on a vu qu'il y avait un drapeau rouge avec la faucille et le marteau. Les Russes et les Allemands étaient séparés.

M. D. - St Jacques de la Lande. Il y avait un camp de prisonniers allemands devant la Ville en Pierre (Polygone de la Maltière). Monsieur Fusshöller avait 19 ans en 1944. Il parlait anglais, français, allemand. Il servait d'interprète. Il a ensuite été envoyé vers Bordeaux.

M. D. - Rennes. J'étais à la 13ème Compagnie FFI d'Ille et Vilaine du Capitaine Tardiveau, formée à Janzé, intégrée au 41ème RI sur le front de Lorient. Après la reddition de la poche de Lorient, je suis venu avec mon unité quelques semaines, garder les P.G.A. au camp de la Marne. Je me souviens des Américains qui logeaient encore dans les baraquements à l'entrée du camp. Tous les soirs, ils envoyaient deux ou trois GMC place de la Mairie à Rennes, chercher des filles pour les amener danser avec eux.

M. M. - Rennes. Il y avait un camp de P.G.A. au Moulin du Comte, au virage de la route de Lorient et du boulevard Marboeuf, face à un bureau de tabac. Il s'appelait le camp Arnold. Il y avait aussi des P.G.A. au bout du Canal Saint Martin, près des tanneries Le Bastard "le cuir lissé" dans une grande prairie au bout d'une ruelle à droite, à l'angle du café-épicerie Morel, après avoir passé un vieux pont de bois.

M. D. - Rennes se souvient d'avoir vu de nombreux Allemands cachés dans le "Bois des Allemands" à l'angle de la rue de Vern, et du Boulevard Léon Grimault. Ils étaient montés dans les arbres pour observer l'approche des Américains. De nombreux morts y furent enterrés sur place.

M. C. - Rennes se souvient d'avoir vu des officiers allemands prisonniers gardés à la Gendarmerie rue de Fougères.

Docteur G. - Rennes était chargé du suivi médical des commandos de P.G.A. dans le secteur Romillé/Irodouer. Un P.G.A. interprète jouait aux échecs avec lui.

M. H. - Rennes se souvient des miradors et barbelés du camp 1102 et de l'interprète, professeur d'allemand : Monsieur Morice recherchant les criminels de guerre, et que les Allemands prenaient pour un des leurs tant il maniait si bien la langue allemande.

M. H. - Chartres de Bretagne était secrétaire à l'Etat-Major de la 3ème R.M. et travaillait au fichier des P.G.A. Ses informations ont permis d'avancer les recherches.

M. B. - Rennes se souvient du P.G.A. Frantz Friesenneau qui était aviateur mécano. Il logeait au camp des tanneries Saint Martin et il travaillait avec lui au Garage Cadorel.

M. P. - Cesson, ancien secrétaire général d'*Ouest-france*, a gardé des relations avec un ancien P.G.A. interprète du camp 1102 : Richard Petereit (qui a bien voulu nous adresser son témoignage).

M. Le C. - Rennes travaillait au parc d'Artillerie Boulevard de Guines avec des P.G.A. mécanos, dont Hans Panitz, ingénieur chez Daimler.

M. K. - La Bouexière était à la 432ème Compagnie de garde, 8ème Bataillon de garde P.G.A. face à la "Ville en pierre" route de Saint Jacques (cage 3). Il a participé à l'escorte d'un convoi de retour de P.G.A.

à Baden, dans lequel se trouvait pense t-il le fils d'Adenauer.

M. T. - Rennes se souvient des 2 hectares clôturés à la Prévalaye remplis de P.G.A..

Mme M. - Mézières/s/Couesnon nous a raconté ses souvenirs de petite fille auprès d'un commando de P.G.A. à Mézières-sur-Couesnon.

Mme H. - Rennes travaillait à l'Etat-Major D.G.P.G.A. a aussi contribué à éclairer nos recherches.

CHAPITRE X

Les témoignages allemands.

Avant de présenter les témoignages allemands enregistrés, il convient de rappeler qu'une enquête avait été diligentée en juin 1947 par la Direction de l'information historique des armées auprès de plusieurs centaines de P.G.A. rapatriés, mais on ne sait pas à partir de quels critères.

On sait cependant que les P.G.A. ressentiaient l'hostilité des Français, et que 38% des interrogés ont été employés dans l'agriculture, où ils ont été mieux nourris et ont parfois gardé des relations avec leurs anciens employeurs français. On sait aussi que beaucoup de ceux qui sont restés dans les camps sont morts de faim.

Un témoin de cette époque dit qu'il mourait au début, dans son camp, 100 à 150 camarades par jour pendant un mois.

Témoignage de Richard Peterleit (ex-PGA du camp 1102).
Article témoignage de Richard Peterleit d'Erwitte (Allemagne) paru dans "Église et Vie" journal de l'Évêché de Münster/sous mission en France/Écho de rencontres Franco-Allemandes le 26 juin 1953.

"Le brouillard et la pluie s'écrasaient sur les vitres. J'étais assis sans bouger dans le train et je regardais le paysage avec le plaisir de le revoir. J'avais l'impression de revoir les mêmes oiseaux que j'avais quittés six ans avant. Les casques d'acier et les pèlerines des douaniers français à Jeumont s'enfonçaient dans ma mémoire. Paris était déjà derrière moi.

Puis ce fut Rennes. Quinze heures de train étaient passées. Je descendis du train. Mon hôte m'avait attendu devant la gare. Il avait *Ouest-France*, son journal à la main, comme signe de reconnaissance. L'amabilité française m'accueillit. J'avais été jadis interprète dans le grand camp de prisonnier de guerre à Rennes. Prisonnier parmi des prisonniers, beaucoup d'années. Mais désormais, le charme était rompu. Souvent, j'avais traduit pour des camarades allemands le journal dont j'étais maintenant l'invité *Ouest-France*, (le plus grand journal provincial de France avec une diffusion de plus de 600.000 exemplaires par jour). Monsieur Hutin Desgrees directeur de ce journal et député du Morbihan,

me conduisit à mon hébergement.

Le soir de ce même jour, je me suis attardé longuement avec les Français qui m'ont serré la main. Ils racontaient ce qu'ils avaient sur le cœur à voix haute et clairement. L'atmosphère d'incompréhension et de méfiance réciproques devaient se métamorphoser en une atmosphère de travail amical en commun. Au son des sonneries dominicales, je suis allé dans des villages calmes, modestes. Les hommes dans leur veste mi-longue des jours de fête, les femmes en coiffe blanche, couraient sous la pluie à l'Église ; on vit ici en Bretagne sans se soucier beaucoup de l'histoire mondiale, mais très rigoureusement dans le grand raisonnement de l'évangile.

Nous ne sommes pas les seuls, nous les Allemands, à avoir confié le Pays et le peuple au ciel. Les Bretons aussi vénèrent Dieu avec modestie et humilité. Ils sont innombrables là-bas les sites qui sont consacrés à Dieu. Le plus beau et le plus grand se situe entre la Normandie et la Bretagne. Au milieu de la mer, dans la baie de Saint Malo s'élève l'édifice de granit borné par les minuscules pieux de pêcheur d'huîtres, dans l'eau montante. Le lendemain matin, c'est la réception par le Marquis d'Argentré du Plessis. J'avais logé, jadis, dans son château comme prisonnier de guerre. Dans les derniers jours d'automne de l'année 1945, il me sortit de l'entrepôt 1102 (camp de la Marne). Sur la ferme modèle voisine, j'avais jadis acquis de premières notions agricoles, grâce à l'administrateur Bouvier. Je les ai alors tous revus : les employés, les gendarmes, le facteur. Il y avait aussi encore, le vieil invalide de guerre avec sa jambe de bois, qui me passait autrefois du tabac et des cigarettes sans tickets. Très heureux que nous nous soyons reconnus, il m'a bien serré la main dix fois. Il fallait que je salue sa femme. Nous nous sommes longuement épanchés en conversation et souvenirs. Le chauffeur près de sa voiture : "au revoir, au revoir".

Des soirées inoubliables dans la maison à la campagne de Monsieur Hutin Desgrées. La maîtresse de maison pleine de bonté cordiale et de charme. Trois de leur cinq fils étaient assis autour de la table. La pièce était vieille en style Breton. Nos conversations concernaient l'Allemagne. Le maître de maison citait l'histoire allemande. Il avait souffert sous l'occupation allemande : incarcéré, libéré, recherché... Sa tête était mise à prix. Son frère fut pris en otage et disparut en Allemagne. Le maître de maison parlait sans amertume de ses expériences. Dans la cheminée brûlait un grand feu. "Se côtoyer, c'est apprendre à se connaître, c'est se comprendre". "Se comprendre, c'est aimer". "Il s'agit de créer un organisme central dirigeant. Le cœur d'une Fédération Européenne qui bat

et qui agit. Il s'agit d'éviter la dispersion des énergies. Laissez-nous réaliser un réseau efficace d'entraide"

L'Européen ne doit plus se sentir seul... Je n'avais plus l'impression d'être "étranger", bien que j'étais éloigné de ma Patrie. Ce que nous aurons l'occasion de faire sera un acte d'espoir, un acte d'amour et de fidélité pour le bien-être de nos deux Peuples, pour la paix de notre chère vieille Europe. On enlève à tant de gens la possibilité de reconnaître le petit nombre de vérités modestes auxquelles ils ont droit. Ils sont obligés de déclencher la querelle des idéologies, la presse, la radio, les supporters. Etre informés de tout et ensuite ne rien comprendre du tout, c'est leur sort.

Toujours est-il que la civilisation française a recueilli l'héritage de la civilisation grecque. Pendant des siècles, elle a travaillé à la formation d'une humanité libre. Les aspirations à une responsabilité illimitée le prouvent. Il y a aussi en France des gens qui sont prêts à assumer une responsabilité illimitée pour notre continent. Cette France de Descartes et Pasteur refuse d'entrer au paradis des fonctionnaires. La Bretagne est pleine de contraste ; la sobriété et le luxe s'y côtoient étroitement. Qu'ils ne soient pas ressentis comme des contrastes aigus, mais qu'ils soient imbriqués comme une évidence, cela provient sans doute du même ciel qui les illumine. Mais cela tient aussi à l'être humain qui porte en lui le reflet de cette nature douce et réconciliante".

Témoignage de Horst Fusshöller de Boppard (ex-P.G.A. du camp 1102).

Le témoignage de Horst Fusshöller est extrait de son livre "Se souvenir sans rancune" (Erinnern ohne Groll) traduit par Mme Verdys-Piel Interprète du groupe de travail PGA/UTL-Mai 1998.

Horst Fusshöller a déjà fait l'objet d'articles de presse, dans *le Rennais* (Supplément N°245, consacré à Rennes 39/45, sous le titre "Un prisonnier allemand veut retrouver son ancien geôlier américain", puis dans *Ouest-France* lors d'un passage à Rennes, où il a été reçu par l'U.T.L.

1 - ...Début mars, il était prévisible que, pour nous aussi, la fin approchait. C'est ce que les Américains nous annonçaient en nous bombardant d'obus et de propagande. Ces engins, équipés de fusées à retardement, explosaient au-dessus des positions allemandes et faisaient pleuvoir au-dessus de nous des milliers de tracts : "Tête de pont de Boppard, combien de temps allez-vous encore combattre ? Faites signe avec le message au prochain soldat américain et rien ne vous

arrivera si vous vous rendez".

De l'autre côté de la Saar, à l'orée de la forêt au-dessus de Wallerfangen, nous observions que les unités d'artillerie blindée prenaient position. Mais nous n'eûmes pas à les combattre.

Je fus rappelé à ma batterie, car ce bunker se rendit. Quelques jours plus tard, nous avons probablement effectué le dernier changement de position. On accrocha nos canons aux camions, et par le train, on a traversé la localité Schmelz pour atteindre une nouvelle position de tir. Elle était située au-dessus de la localité proche, appelée Gresaubach. Et c'est là que le début de la fin devait commencer pour nous. C'était un samedi. C'était le 17 mars 1945.

2 - Comment nous fûmes faits prisonniers.

C'était un samedi, le 17 mars 1945, c'était d'ailleurs le jour où ma ville de Boppard fut occupée par les troupes américaines. Ce jour-là, j'étais moi-même en opération comme simple caporal dans une unité d'artillerie lourde, à l'ouest des localités de Hausbach et Schmelz, à proximité de Losheim (Saar). Nous avons atteint le village de Gresaubach près de Saint-Wendel avec des obusiers de 12,2 et des armes de récupération comme les obusiers de Skoda de 15cm échangés chez nous, plusieurs semaines auparavant. Nous sommes allés prendre position au-dessus du village, tirés par les camions. Nous disposions encore de quatre obusiers. Avec nos jumelles, nous voyions déjà monter les blindés américains de l'autre côté. Nous avons bombardé la route aussi longtemps que nous pouvions encore tirer la plus petite charge de poudre sur nos assaillants. Comme on ne trouvait nulle part aucun de nos officiers, mon ami, le caporal Willi Weisshaupt, a donné sur le champ des indications de tir, si bien qu'au dernier commandement de tir les lourds obus n'ont pas frappé le village que la population civile n'avait pas évacué, mais ils sont tombés à proximité. C'est à ce moment que l'heure de vérité a sonné.

Nous avons entassé ce qui nous restait de munitions autour des canons. Nous avons encore, tout de même, une réserve d'environ 320 obus et fusées en plus de ce qu'on allait détruire. On enfonça des charges explosives, spécialement préparées, dans le fût des canons, avec des mèches particulièrement longues.

Après la destruction de l'équipement radio, on donna ensuite aux chefs de pièce, l'ordre d'allumer les charges explosives. Ce fut un feu d'artifice meurtrier et on a tous été obligés de faire attention, dans cet enfer, à ne pas être atteints nous-mêmes par les éclats qui nous entouraient.

La nuit, on nous a encore mis rapidement un anti-char dans la main. On a ensuite escaladé une montagne jusqu'au village suivant. C'était Aschbach. C'est là que notre destin nous a finalement rattrapé. On a défilé sur un pont jusqu'à l'autre rive, en passant devant un dépôt qu'on ne voulait pas laisser intact. Notre chef de batterie, le capitaine Hübner, fit échouer notre ruse et c'est comme cela qu'on a continué jusqu'à l'autre berge de la rivière, où nous nous sommes terrés au milieu de la pente. Auparavant, je me suis déchargé de mon anti-char que j'ai plongé dans la fosse à purin qui se trouvait devant une ferme. A ce moment-là, j'avais encore mon petit teckel. Il était venu vers moi en novembre dernier dans un petit village appelé Kirf. Le village avait été abandonné par ses habitants, c'est-à-dire que les pauvres gens avaient dû laisser tout ce qu'ils avaient parce que leur localité était située à la frontière. Le petit chien avait cherché ma protection. Il était devenu mon ami inséparable. Pourtant ce jour là, il fallait que je trouve une idée. J'étais obligé d'abandonner mon ombre, parce qu'il n'y avait que l'infirmier Adam qui, pour des raisons connues, n'était pas mon ami, mais à qui je pouvais demander d'emmener mon petit "Stropp" en sécurité, ce qu'il a fait. Nous n'étions plus entre temps des artilleurs, mais des fantassins. Nous avons alors commencé à nous rendre compte du sérieux de notre situation...

Dispersés, nous nous étions enterrés dans des trous de protection individuels, creusés avec nos bûches de champ de bataille. Il était évident qu'être enterrés à flanc de côteau, risquait d'être un piège. Je savais qu'il ne me restait plus rien d'autre à faire que d'aménager mon trou de protection aussi bien que possible, profond, étroit, et bien camouflé. Ce jour-là, c'était dimanche 18 mars 1945, ma montre indiquait environ 12 heures lorsque nous avons remarqué que, de l'autre côté, les blindés américains prenaient position côte à côte. Pour celui qui n'était pas encore disparu dans son trou, il était temps d'y penser. J'avais sans doute creusé un trou particulièrement sûr, sinon mon ancien chef de pièce n'y serait pas descendu avec moi. Je rendis encore vite ma carabine inutilisable en la démontant et en l'enfonçant dans la terre molle. Et comme j'avais appris, au cas où je serais fait prisonnier, à tout faire pour ne pas mettre l'adversaire sur la voie, j'ai arraché aussi la page 5 de mon carnet de solde et je la fis aussi disparaître dans la terre. (J'aurais pu m'éviter cela, car je saurai bientôt qu'on avait déjà trouvé l'ensemble des documents de la batterie dans l'avant-train et qu'un officier américain, parlant couramment l'allemand, lira nos noms lorsque nous serons rassemblés et que nous n'aurons plus qu'à répondre "ici" sur le ton énergique qu'on nous avait appris.) Peu de temps après, de l'autre côté, les blindés des États Unis ont commencé à tirer sur chaque trou de protection.

Aucun d'entre nous n'osait lever la tête, et, à la merci de Dieu, nous attendions seulement d'être découverts. Entre de brefs arrêts de tirs, je regardais hors de mon trou; j'ai vu que les Américains tiraient avec des canons blindés sur les trous de protection, l'un après l'autre, comme dans un stand de tir. Trois de mes camarades avaient déjà été atteints dans leur trou. D'abord, ce fut notre Hiwi (un volontaire Russe, qu'on appelait seulement "Nicolai"). Ensuite, un camarade fût gravement blessé ; c'était Georg Rehag de Koenigsberg. J'ai vu comment, appuyé sur deux camarades, il a descendu la pente, et j'ai pu constater qu'un bras presque arraché pendait, retenu seulement par un tendon ou par un muscle. Je me rends alors compte que le trou de protection près du mien est déjà pris sous le feu américain, et je n'apprendrai qu'après des dizaines d'années que c'était dans celui-là que mon camarade Herbert Heuer de Bochum perdit la vie par un coup au but. Herbert repose au cimetière d'Aschach. Dans les tombes N° 3 et 123 reposent deux autres camarades, dont les noms ne furent pas identifiés.

C'était simplement insensé de servir de cible aux blindés des Etats Unis. C'est pourquoi nous sommes sortis nous aussi, tous les deux, de notre trou commun en rampant. Puis, nous avons descendu la pente les mains levées. Le feu avait cessé entre temps et notre petit groupe intimidé bougea en direction de la rivière que les soldats des Etats Unis nous invitaient à passer à gué en gesticulant. Je ne sais pas si j'ai eu le diable au corps, ne voulant pas traverser la rivière à cet endroit pour avoir les pieds mouillés et froids. Gardant les mains sur la tête, je me suis dirigé vers des madriers en enjambant la rivière à 20 mètres de là, et on m'a laissé faire et traverser à pied sec.

Qu'est-ce qui a bien pu être raconté aux G.I sur les troufions allemands sanguinaires ? Étions-nous vraiment si terrorisés que les soldats des Etats Unis nous tenaient en respect avec un colt dans chaque main en nous dirigeant vers une étable ? Mais avant que nous y soyons tous poussés, ce fut la grande fouille. Ma montre a disparu au bras d'un soldat qui en avait déjà quatre à ce bras là. Je possédais une sorte de porte-carte équipé d'une carte géographique avec, en plus, un peu de nourriture, une photo de ma mère, un peu d'argent et une boussole, avec l'espoir de pouvoir décrocher en direction de mon pays, avec tout cela.

Tout ce qui n'était pas intéressant pour les G.I vola par terre. Plus tard, j'y ai encore vu quelques unes de mes affaires. Tandis qu'on attendait, debout ou assis, ce qui pourrait bien nous arriver dans cette étable, un soldat des Etats Unis vint vers nous de façon inattendue et nous distribua des cigarettes, à nous qui étions des prisonniers. Elles

faisaient partie des réserves du dépôt des articles de cantine dont, quelques heures auparavant, notre chef de batterie nous avait défendu l'accès en nous empêchant de nous servir nous-mêmes.

Notre ami Adam s'était aussi retrouvé parmi nous. Ce furent de joyeuses retrouvailles pour mon petit chien et moi. Cela ne dura pas longtemps parce que nous fûmes tous obligés de partir en étant fortement gardés à vue pour aller dégager à l'entrée de cette localité, un barrage anti-blindés. Il était constitué d'un double dépôt de troncs d'arbres qui n'auraient pu opposer aucune résistance notable à un seul blindé. Lorsque cela fut réalisé, de lourds camions des Etats Unis arrivèrent et nous y fûmes chargés, enfermés comme des harengs. Les abattants sur les côtés n'étaient pas très hauts. Je fus poussé au milieu avec mon chien dans les bras. Le transport vers n'importe quel camp allait alors commencer. Pourtant, la question de savoir vers où était complètement égale à chacun de nous. Il s'agissait d'abord de s'accrocher les uns aux autres et de former un bloc pour empêcher d'être expulsés du camion à chaque virage. Le soir était déjà tombé lorsque nous arrivâmes à un village (beaucoup plus tard seulement, j'appris son nom, c'était Brottdorf). Et c'est là que nous fûmes déchargés. Ce n'était pas un camp. C'était une place de rassemblement. Cela avait dû être un grand champ parce que plusieurs centaines de prisonniers y étaient déjà. Il n'y avait pas non plus de clôture. Il n'y avait qu'un cercle très serré de G.I autour de nous.

Il ne fallait pas du tout penser à manger et boire, ni à s'allonger sur la terre humide et je fus lentement et douloureusement conscient que j'avais laissé mon manteau et ma casquette dans le trou de protection.

Sur ce champ là, des groupes serrés se formèrent pour essayer de se procurer un peu de chaleur, en se serrant les uns contre les autres. Au cours de la nuit, il fit en effet très froid.

Moi aussi, j'étais dans une semblable formation serrée où je m'efforçais toujours de ne pas arriver en bordure du groupe. La conséquence était que, lorsque le cercle intérieur commençait à s'endormir pendant la nuit, qu'il poussait de n'importe quel côté, la formation serrée tanguait de-ci de-là, selon la direction vers laquelle les endormis menaçaient de tomber. Ce n'était alors grave que lorsque la formation serrée s'approchait du trou dans lequel les prisonniers devaient faire leurs besoins. Au cours de la nuit, quelques uns se sont retrouvés les pieds dedans.

Le lendemain, la faim et la soif commencèrent à nous tourmenter. Nous

sommes restés ainsi deux jours sans boire ni manger. Tout laissait présager un prochain départ des prisonniers parce que de lourds Trucks U.S. arrivaient. Que devais-je seulement faire de mon petit teckel ? Il me vint alors à l'esprit qu'un grand soldat noir des Etats Unis, chauffeur de camion, semblait s'intéresser à mon petit chien. C'est comme cela que j'ai décidé, le coeur lourd, de me séparer de "Stropp". Je n'ai jamais oublié comment le petit chien m'a regardé en quittant mes bras, lorsque je l'ai remis à l'homme noir qu'il ne connaissait pas. Mais j'avais la consolation que Stropp ne souffrirait ni de faim, ni de soif.

Comme prévu, on nous entassa dans des grands camions ouverts et le convoi s'ébranla. On comprit qu'il prenait la direction de la ville de Trèves, où nous arrivâmes abasourdis et fascinés par les centaines d'étoffes blanches qui pendaient aux fenêtres des maisons des deux côtés des rues que nous traversions. On arriva ainsi au premier grand camp de prisonniers de guerre allemands qui se trouvait en haut de la montagne Saint Pierre de Trèves. C'est là que nous allions enfin recevoir quelque chose à boire et à manger. C'était la dite ration C des troupes combattantes américaines comprenant une petite boîte de conserves et autres concentrés que nous devions encore partager avec plusieurs camarades.

Mais le camp des baraques de la montagne Saint Pierre de Trèves n'était qu'un camp de rassemblement. Dès le lendemain, nous sommes partis en longues colonnes de marche sur l'autre rive de la Moselle. En chemin, des compatriotes essayaient de nous passer quelque chose de mangeable, ce que nos gardiens essayaient d'empêcher. Nous acceptions avec reconnaissance la moindre petite nourriture.

A la grande gare de triage de Ehrang, beaucoup de wagons de chemin de fer attendaient déjà qu'on nous y entasse pour un grand voyage vers l'Ouest.

Après avoir traversé le Luxembourg, on arriva alors dans la petite ville française de Stenay non loin de Montmedy, au sud de Sedan ; c'était le jeudi 22 mars. Sur le chemin qui séparait la gare du camp, plus d'un d'entre nous qui avait du mal à marcher ou qui était déjà affaibli par la faim, avait du mal à suivre le rythme des gardiens. Aux cris de "let's go" et poussés par les canons des fusils, on arriva au camp. Il nous était plus facile d'éloigner les insultes et les pierres lancées par les civils. En tant que prisonniers, nous avons gardé de ce premier grand camp de tentes le souvenir du "camp de pierres", certainement appelé comme cela, parce que le terrain du camp était consolidé par une couche de grosses pierres,

mesure qui avait peut-être été prise pour empêcher trop de boue sous la pluie ; mais, pour des raisons inconnues, la plus fine couche de gravier n'était pas visible. Même dans les tentes, on était partiellement allongé sur un autre camarade, étant donné l'espace étroit, sinon on reposait, si on peut dire, sur les pierres aux angles aigüés.

Pourtant, ce qui était le plus remarquable dans ce camp, c'était la cérémonie de l'épouillage. Sa description s'impose particulièrement. A l'aube, on donnait l'ordre d'avancer en colonne de marche par quatre. Les quatre premiers camarades devaient se mettre en avant et se pencher au commandement pour qu'un soldat des Etats Unis armé d'une seringue géante en bois puisse répandre de la poudre d'épouillage derrière le col du manteau avec la conséquence qu'une poudre blanche ressortait par les manches du prisonnier. Le commandement suivant : ouvrir le pantalon ! Là aussi, on injectait une décharge de poudre pour éliminer les insectes si bien que, cette fois, les nuages de poudre ressortaient par les jambes du pantalon. On avait ainsi épouillé tout le camp et ses milliers de prisonniers de guerre allemands avec un produit non seulement célèbre mais qui fut même plus tard interdit dans le monde entier : le D.D.T.

Nous avions tous par ailleurs une effroyable fringale. Mais, en attendant, cette poudre nous délivrait des poux et des puces. Il y avait aussi des "troufions" qui pouvaient constater qu'ils étaient délivrés de la torture acharnée des "rats de sacs" (morpions).

Nous connaissions bien, depuis l'époque où nous étions soldats, un produit universellement efficace comme le cuprex mais il fallait étendre ce liquide sur un bourrelet d'ouate à même la peau, à la hauteur de la ceinture. Pendant combien de mois aurions-nous encore à faire cela ? Stenay devait d'ailleurs être le premier grand camp de prisonniers parmi les 18 installés à l'Ouest du Rhin. C'était l'avant-goût de tout ce qui allait encore nous arriver comme prisonniers de guerre.

3 . Rennes.

Mais, comme le camp de Stenay n'était qu'un camp de transit, le samedi 24 mars, un train de marchandises fut formé pour la suite du transport des prisonniers. Les wagons étaient non protégés, c'est-à-dire ouverts en haut. Dans ce genre de voyage inconfortable, on traversa la France jusqu'à ce que nous ayons atterri le lundi 26 mars dans un énorme camp.

Le train traversa les portes grandes ouvertes d'un terrain et nous sûmes bientôt qu'il s'agissait du camp de prisonniers de guerre allemands (géré par les Américains) : CCPWE Rennes 12. C'est là que je fus donc

enregistré comme prisonnier de guerre sous le N° 316-630818 (106). A ma grande surprise, j'ai rencontré un Boppardien au camp de l'entrée. C'était Herbert Hegesweiler. Il faisait partie de la Police du camp à la cage N°1 qui, d'après le chef du camp américain, s'appelait aussi "camp Sommerfeld" (nom d'un Juif allemand émigré qui avait dû posséder des magasins de chaussures à Francfort sur le Main, avant la persécution des Juifs). Ne pas confondre avec le chef américain Sonnenfeld de la cage 13 qui était craint à cause de sa dureté envers les prisonniers.

A la cage N°1 se faisait donc l'enregistrement des prisonniers qui venaient d'arriver et c'est au cours de cette activité, qu'il a rencontré un autre Boppardien Joseph Volk qui avait survécu aux plaines rhénanes mal famées de Remagen et qui était si faible qu'au début, il devait être alimenté par ses camarades. Moi-même, j'y ai rencontré "Jupp" une fois et j'étais bouleversé par son apparence. Cela me rappelait les images de gens décharnés des camps de concentration, comme on a dû encore nous les montrer plus tard dans un film, au camp de prisonniers "Polo" dans le sud de la France près de Bayonne.

Tout le camp de Rennes en Bretagne (géré d'abord par les Américains avant de devenir camp 1102 français) était constitué de 16 "cages" et, toutes ensemble, elles avaient une capacité totale de 50 000 hommes (selon les dires de Hegesweiler, la capacité maximale du camp doit même avoir atteint 68 000 hommes). Mais ce nombre contenait aussi 12000 "troufions" d'Autriche, d'ailleurs strictement séparés de nous les Allemands. Mais nos anciens camarades du pays voisin, situé au sud du nôtre, ne voulaient rien avoir à faire avec nous. Ils avaient enlevé les cocardes noires, blanches, rouges de leurs casquettes et les avaient remplacées par des petits rubans blancs, rouges, blancs.

J'atterris dans une cage qui portait l'appellation de "camp Kaiser". Il avait sûrement reçu ce nom d'après son chef de camp américain tout comme il y avait le camp Sommerfeld ou Sonnenfeld. L'appellation officielle du camp Kaiser était d'ailleurs cage 7. Les prisonniers étaient allongés dans des baraques ou aussi sous des tentes. C'était si étroit que, là aussi, on était obligé de s'étendre à nouveau partiellement sur un voisin. La nourriture qu'on attendait si ardemment et qui était aussi indispensable manquait. La faim devenait de plus en plus pénible. Lors des appels pour nous compter tous les matins, il n'était pas rare que, d'une part, les nombres n'étaient pas exacts parce que, dans la nuit, des camarades étaient à nouveau morts de faim, tout comme il arrivait aussi qu'un camarade s'effondrait, à bout de force.

Le comptage était effectué par un soldat américain. Je me souviens que les Américains portaient une application en tissu cousue sur la partie supérieure de la manche gauche de la veste de leur uniforme. Cette application représentait une "épée flamboyante". Seuls les membres des commandements supérieurs alliés portaient ce genre d'insigne, en abrégé: SHAEFF.

La nourriture plus que frugale se composait en règle générale d'une soupe d'eau dans laquelle flottaient quelques feuilles de choux ou, pour changer, quelques carottes. Pour cela, une vingtaine de prisonniers faisaient une longue queue pour obtenir d'une sorte de lessiveuse une louche pleine. Mais, il y avait aussi un problème. Beaucoup, parmi nous, n'avaient pas de casserole ou un autre récipient pour y faire verser la soupe. Dans leur détresse, les "troufions" se faisaient alors mettre la soupe dans leur casquette retournée. On l'aspirait et on en pressait pour finir les dernières gouttes dans la bouche. Je n'avais naturellement pas de vaisselle non plus, et je devais aussi inventer une solution.

Le camp de Rennes, aménagé dans un terrain sablonneux, était entrecoupé de nombreux chemins et on avait consolidé ces chemins en les pavant de boîtes de conserves vides, comme des pavés, les unes près des autres, dans le sol sablonneux. Il ne s'agissait plus que de trouver une boîte vide qui n'était pas trouée, au moins à la base. On avait troué le fonds des boîtes de conserves pour qu'elles ne flottent pas par temps de pluie. Mais la détresse nous rend bon inventeur, et c'est ainsi que j'eus l'idée de chercher sous les poutres, dans les latrines.

On atteignait celles-ci en franchissant quelques marches d'escalier jusqu'à un échafaudage surélevé et couvert par un toit. Sous la poutre qui servait de siège, il y avait une douzaine de cuvettes ménagères à m.... sur le sol de sable pavé de boîtes de conserves. Et c'est là que j'ai eu la chance de trouver sous une cuvette une boîte qui n'était pas trouée. Avec le sable qui s'y trouvait en surabondance, j'ai nettoyé alors la boîte de fer blanc flambant neuf et je l'ai lavée avec de l'eau. J'ai remplacé la cuillère qui me manquait encore par un couvercle de boîte courbé convenablement en un tournemain. Il ne me manquait plus qu'un couteau et je me suis donc mis à sa recherche.

Entre notre cage 7 et la cage 8, il y avait un vieux rail de chemin de fer et j'y ai trouvé aussi un morceau de fer lourd rouillé. Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour trouver un long clou que j'ai martelé sur le rail avec le morceau de fer en guise de marteau, aussi longtemps que nécessaire, pour créer un ustensile coupant. C'était d'ailleurs plutôt un

mini-sabre et c'est ainsi que, devenu plus expérimenté à force de pratique et d'erreurs, j'ai commencé mon orfèvrerie. A mon deuxième essai, je réussis à mieux fabriquer un couteau. Pourtant, après l'avoir remartelé à froid, un outil ressemblant à un couteau a été créé auquel j'ai pu ajouter un vrai manche. Finalement, j'ai donc possédé mes couverts, même s'il n'y avait pas vraiment d'occasion de les mettre en service. En effet, le ravitaillement était limité comme suit, le matin : du café fort, le midi : une soupe extrêmement diluée, et le soir, occasionnellement, un peu de pain. La faim dans tout le camp devenait si insupportable que le dernier brin d'herbe, et même de mauvaise herbe, avait été arraché et dévoré.

Beaucoup de "troufions" d'ailleurs, à partir de mars, arrivèrent à Rennes, venant de notre Pays en plein effondrement, démoralisés, couverts de boue, et vêtus seulement de lambeaux. Ils ne trouvèrent près des prisonniers de la première heure, ni compréhension, ni indulgence lorsque les insignes de leur grandeur avaient déjà été arrachés de leur uniforme. Il y en avait bien encore quelques uns qui n'avaient pas encore abandonné la grande richesse allemande en pensée. Nos camarades prisonniers de 1944 ne savaient pas comment c'était à la maison entre temps.

Pour survivre, un commerce d'échanges se développa : une alliance en or rapportait 3 cigarettes. Avec des cigarettes, on pouvait échanger des pommes de terre, ou une tranche de pain avec quelques uns des policiers du camp et particulièrement les cuisiniers du camp. Celui qui n'avait rien à échanger était mal en point. On s'assombrissait, on s'étendait devant les baraques et les tentes pointues et on essayait d'épargner ses forces en bougeant le moins possible. Lors des appels matinaux pour nous compter, des camarades manquaient chaque jour. Ils étaient morts de faim depuis le dernier appel, avec des oedèmes visibles provoqués par la faim. Mais on ne doit pas taire non plus que des camarades s'étaient approchés si près de la clôture de barbelés, volontairement ou involontairement, par désespoir et aussi à cause d'une faim insupportable, ou même qu'ils essayaient de grimper par dessus le grillage de telle sorte qu'ils furent visés et abattus par la tour de contrôle la plus proche.

Nous parlions alors du "delirium du barbelé". Il n'était pas étonnant que des camarades craquent lorsque la soupe quotidienne d'épluchures de pommes de terre les poussait à des actes de désespoir à cause des douleurs nocturnes d'estomac et de la constipation douloureuse ; la façon dont quelques officiers de santé nous apaisaient en nous disant que les

meilleures substances nourrissantes se trouvaient dans l'épluchure, ne pouvait pas être une consolation.

A propos du camp lui-même : il était verrouillé et séparé du monde extérieur par une clôture de 4 m de haut. Entre les parois de barbelés, un espace large de 5 mètres était rempli de rouleaux de barbelés, entassés de façon très serrée les uns sur les autres. Sur les côtés, à l'extérieur, des tours de guet en bois s'élevaient, occupées par des soldats français tandis que les grandes portes du camp étaient gardées par des soldats des États Unis.

D'ailleurs, il n'était pas rare que les gardes français se faisaient des balles en chemin avec leurs mitraillettes et mitrailleuses sur la clôture, en allant et revenant des tours de contrôle. Cela fut particulièrement grave le 8 mai et les dimanches soirs lorsque beaucoup de prisonniers allaient au service religieux. (C'étaient des pasteurs évangélistes qui, dans ce camp de Rennes, avaient commencé déjà très tôt à célébrer leur service religieux sous une tente aménagée par eux-mêmes. Les évangiles venaient d'être distribués en petits imprimés simples). On ne pouvait naturellement pas se protéger des ricochets. Les tentes pointues ou les baraques tentes (avec de la toile tendue sur des cadres de bois), ne présentaient aucune protection contre les balles. De façon répétée, on entendait un cri qui indiquait que quelqu'un avait été atteint. Même en s'allongeant sur les bottes de bois qui servaient toujours encore mieux au repos nocturne que le sol nu, cela ne signifiait pas qu'on était mieux protégé....

Une tente était d'ailleurs aménagée en salle d'eau mais, à cause de l'organisation du camp, seulement utilisable de 7 à 8 heures le matin pour un peu de toilette corporelle. D'ailleurs, tous ces aménagements furent déjà érigés par des prisonniers arrivés ici après l'effondrement du mur de l'Atlantique.

C'était le Vendredi Saint 30 mars, j'étais encore hébergé dans une baraque lorsqu'un volontaire fut recherché pour un travail facile. Je me présentais et l'Allemand le plus âgé des baraques dit que je devais balayer les chemins pavés de boîtes de fer blanc. Aussitôt, j'acquiesçais pour sortir une fois de la somnolence. En revenant à ma baraque vers 16 heures après le travail fait, le plus âgé m'indiqua de me présenter au chef de camp. Certes un peu récalcitrant, mais devenu curieux de ce que cela pouvait signifier, je m'y rendis immédiatement.

En entrant, on me posa rapidement la question : Aimez-vous travailler ?

Ce à quoi j'ai répondu aussi rapidement : "oui" Le chef de camp me regarda un peu hésitant et en m'examinant beaucoup, il me toisa de regards critiques de la tête aux pieds. Ne même pas pouvoir sentir un mini-biceps sur moi, le fit me sonder encore plus pensivement. En quelque sorte, le petit soldat malingre a dû lui faire pitié et il m'ordonna de commencer par prendre place sur un banc dans la salle.

D'autres camarades arrivèrent, questionnés comme moi, soit pour repartir parce que refusés, l'air content, ou bien ils se rangeaient sur un autre banc. Restant le seul disponible, le chef de camp revint vers moi avec un sergent américain et m'expliqua évidemment que j'étais sans doute trop faible pour du vrai travail. Mais heureusement, il fut encore intéressé par la question de savoir si je pouvais parler anglais. Lorsque je déclarai que j'avais appris l'anglais au lycée pendant six ans, il en prit connaissance avec satisfaction : "Allons bon, alors vous êtes donc employé à partir de dimanche 1er Avril (c'était le dimanche de Pâques) pour le commando du ravitaillement". La mission devait être de faire l'interprète, si nécessaire, dans ce commando.

Ce que cela représentait pour moi, valait autant que d'avoir tiré le gros lot, et désormais, j'avais l'espoir justifié de ne plus avoir à souffrir de la faim dans quelques jours. En plus de cela, il est sans doute important de mentionner que, dans le camp de Rennes avec ses cages de 1 à 16, des gens mourraient de faim quotidiennement. D'après les dires de Hegesweiler qui était, comme on l'a dit, occupé à l'enregistrement de la cage 1, le nombre maximal de morts par jour a été de 57. Heureusement, je n'avais vécu cette époque effroyable que peu de jours et je me souviens encore d'avoir fait une fois partie d'un détachement des chiottes pour un peu de nourriture. Même si, par manque de quantité, les baquets ne devaient pas être vidés chaque jour, cela se passait comme suit : à chaque fois, 2 hommes traînaient une tinette jusqu'à un endroit qui avait pu être une mare avec de l'eau stagnante, mais peut être aussi un étang. Renversée là, une masse puante phosphorescente de toutes les couleurs s'était étalée comme de la bouillie. Comme je l'ai déjà dit, cela semblait être un étang où de grosses mouches se sentaient bien, mais sinon aucune autre bestiole.

Avant d'occuper ma nouvelle position, je fus encore déménagé de la baraque pour une tente pointue dans laquelle des camarades du détachement du ravitaillement étaient hébergés. Chacun de nous obtint une sorte de laisser-passer (Voir "Papiers du camp" en annexe 2), avec le tampon : "Ltn. Kaiser 1-6, 8-6". Muni d'une telle autorisation, j'occupais ensuite mon nouveau poste de travail pour la première fois le

dimanche de Pâques en passant devant deux sentinelles américaines armées, sur une superficie, une grande halle d'entrepôt, un abri en terre pour entreposer des pommes de terre, etc... et des hangars.

Notre journée de travail s'aménageait de la façon suivante : les directeurs allemands de chaque cage du camp transmettaient à la distribution centrale du ravitaillement le montant des effectifs. Valentin Woodbine, sergent de l'armée des États-Unis, possédait en Amérique un magasin de denrées alimentaires (skippies Delikatessen). Sa tâche était de compter dans son bureau les marchandises à distribuer. Notre détachement au ravitaillement se composait de 15 personnes et nous lui étions subordonnés comme travailleurs.

Georg Haas de Hof en Franconie faisait fonction de supérieur hiérarchique allemand et intermédiaire pour le supérieur hiérarchique des États-Unis. Je devrais encore indiquer quel cochon était ce type. D'après les fiches des différentes cages, les marchandises étaient rassemblées, selon les numéros du camp, dans les hangars. Tout ce qui concernait les conserves ou ce qu'il était important de garder sous clé, y était entreposé dans des grands cartons, entassés dans des centaines de caisses. La viande fraîche était entreposée séparément dans la halle. Dès le premier jour, nous avions déjà découvert quels étaient les produits alimentaires les plus importants pour nous les approprier.

En premier lieu, il y avait le dépôt des ravitaillements de campagne des États-Unis, les soi-disant rations C et K. Le vol des aliments se déroula donc de la façon suivante : à un moment favorable où nous n'étions pas observés, 3 ou 4 personnes construisaient une pyramide et l'un d'entre nous grimpeait alors sur les épaules et les têtes jusqu'aux piles de caisses de quelques mètres de hauteur. Puis les caisses qui se trouvaient à l'intérieur étaient entassées à l'extérieur, tout autour, jusqu'à ce que l'on se trouve enfoncé à l'intérieur et que l'on ne puisse être vu de l'extérieur.

En toute tranquillité, on ouvrait ensuite une caisse et, l'un après l'autre, nous mangions ensuite le contenu des "boîtes rations" jusqu'à être rassasié. Le contenu des boîtes était constitué d'aliments énergétiques, en partie aussi desséchés, et il y avait aussi parfois des boîtes de conserves avec 3 cigarettes dedans, des céréales pressées avec du glucose, et c'était la même chose avec de la viande hachée qui ressemblait à un boulette déshydratée. Il y avait de la poudre de café et de lait, et occasionnellement aussi des rouleaux de bonbons acidulés.

A la sortie des wagons de marchandises, le réseau de ravitaillement avait un raccordement particulier de voie ferrée, du pain blanc frais était compté dans de grands sacs en papier et on traînait des sacs de pommes de terre et diverses caisses de légumes. Au bout d'un certain temps, nous avons remarqué les habitudes de contrôle des gardiens et ceux-là même nous connaissaient aussi comme faisant partie des rationnants. Nous avons bien même aussi osé apporter quelque chose de mangeable et aussi de non mangeable à notre cage 7. Ceci allait de la pomme de terre crue, du rouleau de bonbons acidulés, du café pur non torréfié, jusqu'à une poche de pantalon pleine de parisiens (préservatifs). En quelque sorte, nous étions tombés dans le hall du camp sur tout un carton de ces marchandises qui était entreposées là exclusivement pour nos surveillants des Etats-Unis. Nous les remplissions d'eau, nous faisons un noeud pour les fermer et nous les faisons éclater sur la tête d'un camarade assis devant la tente en lançant l'eau par dessus cette tente. C'était souvent un rafraîchissement bienvenu dans la Bretagne estivale et accepté sans grande protestation, et même avec des rires.

Quant au café pur, voilà ce qu'il en était : une fois, alors que nous devions décharger plusieurs wagons, il y en eut un qui était chargé de café non torréfié à la hauteur d'un pied. Dans notre tente pointue, nous avons construit au milieu un mini four avec des boîtes de conserves et de la brique. Sur ce four, nous n'avons pas seulement grillé du café mais il servait aussi à la tombée de la nuit, à préparer l'accompagnement et, pour cela, on devait cuire à l'eau, non seulement les pommes de terre, mais avant tout les marchandises séchées.

Cette heureuse circonstance pour un petit groupe infiniment petit de prisonniers avait aussi pour plus d'un autre dans le camp, l'avantage que nous pouvions partager un peu de notre frugale nourriture du camp. Je me souviens encore que je pouvais à peu près approvisionner 6 camarades. C'était Duven, le dernier maire de la guerre à Boppard, Schwan (commerce de charbon, rue Sauerling), Hannes de Brodenbach (Coca-Cola-Hannes), Stenzhorn (ferrailleur à Niedersburg), Heinrich-Kirch (construction Simmerner Strasse à Boppard), et mon camarade Willi Weisshaupt du Hunsrück avec lequel je n'ai pas seulement été en apprentissage-ROB, mais aussi à la batterie de combat.

Nous étions sûrement la tente la plus enviée de toutes les 16 cages en dehors des mastodontes de la cuisine et des policiers. Ces deux derniers groupes là n'avaient principalement pas à souffrir de la faim, au contraire ! Je me souviens d'un qui échangeait régulièrement des anneaux d'or contre du pain et des cigarettes. Si celui-là a jamais pu quitter le

camp et rentrer à la maison avec cela, alors il a dû apporter une fortune qu'il s'est procurée de la façon la plus dégueulasse qui soit. Ou bien, est-ce que l'or est aujourd'hui encore enfoui n'importe où dans le sol de l'ancien camp (de la Marné) ?

Souvent, c'était diablement dégueulasse pour le simple prisonnier qui avait réussi à piquer quelque chose de la cuisine du camp et, lorsqu'il était pris sur le fait, il y avait des sanctions draconiennes. Celui qui avait volé un petit morceau de chocolat (et chacun se demandait où il avait bien pu le voler), devait être enfermé dans une cage ouverte construite par lui-même, avec une grande caisse remplie de cette sucrerie précieuse. En plus de cela, il n'avait rien d'autre que de l'eau. La constipation qui s'en suivait, plongeait l'homme dans de telles souffrances qu'il essayait avec le doigt de sortir la déjection de son anus. Le vol d'une seule tranche de pain d'un camarade aurait même signifié une condamnation à mort pour être immédiatement lynché.

Un autre cas sanctionné par le chef de camp des Etats Unis concernait le barbotage injustifié de bois de chauffage ; la sanction consistait à ce que l'homme, avec manteau, casquette et gants, donc très emmitoufflé, devait tenir le bois chipé devant lui sous le soleil éclatant pendant toute la journée au garde à vous, donc immobile jusqu'à tomber en arrière, jusqu'à la tombée de la nuit ; cela naturellement aussi sans obtenir de manger et sans faire ses besoins.

La famine dans l'ensemble du camp était grave. Même les restes du manger des soldats des Etats Unis ne pouvaient pas être partagés, mais devaient être brûlés par les soldats. Des cercles se formaient et composaient des livres de recettes, discutaient là-dessus, et s'intéressaient passionnément pour savoir quel plat ils prépareraient comme repas de fête le premier jour de leur liberté. Ceci me fait penser par exemple à un camarade prisonnier appelé Janssen de Kleve (imprimeur ou libraire). Il avait produit un livre de recettes de ce genre là.

C'est ainsi qu'avril 1945 passa sans événements notables, le mois de mai, par contre, indique dans mon journal intime sept enregistrements particuliers. Que le 1er mai mentionne la mort d'Hitler n'a d'ailleurs pu être écrit par moi que rétrospectivement ; les informations dans notre camp n'étaient pas aussi bonnes, à moins de connaître un camarade qui avait la chance de travailler près d'un officier américain et qui alors occasionnellement, apportait le "stars and stripes" ou le journal américain des soldats. Mentionner le 7 mai à propos de la division de

l'Allemagne ne peut aussi avoir été enregistré qu'après coup.

Ce fut le 8 mai que nous fûmes frappés par les cloches qui sonnaient dans les clochers de tous les villages et de la ville de Rennes à proximité. La France fêtait la fin de la guerre. Ce que j'ai inscrit le 9 mai avec le bâton brisé (symbole pour un jugement rendu), annonçant le "repos des armes", n'a aussi été dessiné par moi, certainement que plus tard.

Le dimanche de la Pentecôte était le 20 mai. Il n'y a pas eu qu'une forte pluie, le soleil a aussi percé.

Le plus intéressant enregistrement écrit a dû être effectué le 22 mai. Dans le camp, on avait déjà fait circuler un questionnaire pour savoir qui venait de la campagne ou de l'industrie minière. Ce fut alors le jour où les premiers prisonniers qui s'étaient désignés pour ces professions furent libérés pour rentrer au pays. Parmi eux, il y avait mon camarade et ami Willi du Hunsrück et aussi Hannes de Brodenbach et Klotten de Boppard.

J'avais découpé deux morceaux de carton, grands comme des cartes postales, et je n'y avais indiqué que mon adresse. Monsieur Hannes en fit vraiment passer une à travers les contrôles, (Voir "cartes" dans l'appendice 2) et c'est ainsi que ma mère apprit dès mai 1945 que j'étais encore en vie (109). Comme je l'ai mentionné, le 2ème Boppardien qui fit passer mon adresse en fraude à la maison fut le Boppardien Klotten (malheureusement, il était déjà mort avant mon retour à la maison).

Les journées jusqu'au vendredi 22 juin n'apportèrent pas d'événements notables ; pourtant, le samedi 23 allait apporter un ordre foudroyant pour sept personnes du commando de ravitaillement. On savait que le camp 12 de Rennes allait être transmis par les Américains à l'armée française. Nous étions aussi informés que tout le commandement du ravitaillement allait être muté avec les Américains en Allemagne à Hof en Franconie. Pourtant, les sept hommes, et j'étais l'un d'eux, n'étaient pas sur la liste. On avait échangé nos noms. A notre place, il y avait les noms de l'adjudant chef de première classe Georges Haas et six autres inconnus de nous, mais vraisemblablement amis de Haas. Nous ne fûmes pas seulement bouleversés, nous avons pleuré comme des veaux, car il était clair pour nous que revoir bientôt notre pays n'était désormais plus possible. Angoissé et désespéré, je suis allé vers le sergent Woodbine et je l'ai prié en pleurant de faire quand même corriger la liste. Lui qui, lui-même, n'avait rien à faire avec la mise en liste des noms, essaya bien de

faire de son mieux, mais il dut nous dire ensuite qu'il ne pouvait plus rien y changer. D'ailleurs, Haas ne se fit plus voir à ceux qui restaient (mes essais pendant des années pour dénicher Haas furent malheureusement sans succès).

Pour la transmission du camp, des membres de l'armée française étaient déjà dans le camp et ils furent introduits dans les organisations. La dernière chose que Woodbine pouvait faire pour nous, il la fit. Il alla avec nous vers son successeur français et indiqua à celui-ci l'exigence que nous devions continuer tous les sept à être occupés au ravitaillement. (Woodbine savait très bien que rester dans le commando de ravitaillement, c'était nous maintenir en vie, nous qui étions de jeunes gamins). Ceci lui fut confirmé, et c'est ainsi que j'ai fait face ensuite avec résignation au jour du départ des Américains le 25 juin.

Notre camp le "camp 1102" appartenait au terrain militaire (11ème région militaire)

Le chargement eut lieu à l'intérieur du dépôt de ravitaillement où se trouvaient désormais les wagons qui allaient rapprocher nos autres camarades de la liberté. Je pleurais sang et eau et il en était de même pour les six autres lorsque le train se mit lentement en mouvement. Mon ami Karl Dura de Rheinberg était parmi les heureux. Il me serra la main, me parla gentiment et le train qui partait lentement, nous sépara pour longtemps. Cela allait durer 45 ans jusqu'à ce que nous nous sommes revus à Boppard.

Ce que Hegesweiler m'a raconté beaucoup plus tard, fut qu'un groupe allemand de musiciens, avec les instruments de la cage 1, fut muté avec lui au pays. Axel von Wachtmeister, ténor de Saarbrücken, et le bariton Hermann Stam de Stuttgart devaient en avoir fait partie. Les deux artistes peintres Oertl et Kastner ainsi que l'aumônier de la marine Bernhard Knoche étaient aussi parmi les chanceux.

La politique avait voulu qu'en juin plus de 740.000 prisonniers de guerre allemands furent livrés par les forces de combat des Etats-Unis à la France.

Nous avons alors obtenu aussi un nouveau n° de prisonnier. Le mien était 548269. Pour nous, la vie quotidienne que nous connaissions, persistait et, à notre désespoir, après la défaite, succéda la résignation et la nouvelle adaptation à l'inévitable. Le jeudi 28 juin, c'était mon 20ème anniversaire, ce n'était pas un jour à fêter. Pour quoi donc ? Le mois de

juillet se passa sans rien de mentionnable si on fait abstraction du mauvais temps dans la nuit du mardi 17 juillet. La tempête fut si forte que nous sommes tous sortis de nos tentes malgré la pluie pour empêcher que les tentes ne s'envolent, en maintenant fermement les câbles des tentes.

Mais le mois d'août allait être caractérisé par quelques événements particuliers, surtout le lundi 6 août. Dans le camp courut la nouveauté de la chute de la première bombe atomique, mais nous ne savions pas où. Et le jour le plus pénible de notre destin se rapprocha de nous. Tous ceux d'entre nous qui étaient du camp 7 (Kaiserlager) furent rassemblés et on nous fit savoir que dorénavant, nous ne serions plus autorisés à travailler dans le service du ravitaillement.

Comme justification, on a dit que la plainte était venue du chef de camp allemand d'une autre cage que nous faisons venir au camp 7, donc à notre propre camp, plus de miches de pain qu'aux autres camps. Le fait était que, généralement, nous mettions deux miches de pain en plus de ce qui était permis dans tous les sacs de papier. Dire des sacs qu'ils allaient seulement au Kaiser-Lager 7 avec plus de miches n'était pas du tout possible, étant donné le grand nombre de sacs lorsqu'on pense qu'il s'agissait bien tout de même de 50 000 prisonniers ou plus. Après notre exclusion, le nombre de pains a certainement été plus correctement observé, donc moindre pour tous. Ce n'était pas la première fois et la dernière, non plus, qu'un camarade allemand nous traîna dans la boue.

Cela devait se répéter une troisième fois en 1948 ! Ceci n'est pas une expérience que je fis seul. Hegesweiler me raconta, de retour au pays, qu'un adjudant-chef de première classe allemand a exigé de lui qu'il donne des couvertures de laine provenant des stocks de son camp. Comme il refusait, en peu de temps, il fut relevé de son poste au camp 1 et muté à la détection des mines à Nantes (Loire). Il vaut la peine de mentionner que la cohésion entre les frères d'armes de Roumanie internés avec nous dans le même camp était autrement admirable. Il est vrai qu'il n'y en avait pas beaucoup, pourtant les Roumains étaient inséparables. On pouvait dire : "un pour tous, tous pour un". Chacun se mettait vraiment en quatre pour l'autre.

Donc, le 11 août, je fus à nouveau mis à la ration famine. Je me souviens que du pain immangeable nous fut distribué à cette époque là. Les miches étaient pourries parce qu'elles étaient complètement moisies. Si jamais on laissait tomber un pain de ce genre là, il y avait un nuage de poussière dans des couleurs allant du noir intense à toutes les couleurs de l'arc-

en-ciel. Pourtant, la faim était si grande qu'on ne pouvait pas se permettre de jeter le pain abîmé. C'est ainsi que nous eûmes l'idée d'émiéter les miches et, en y ajoutant de l'eau, de les bouillir aussi longtemps qu'il fallait pour que naisse un bouillon sombre couvert d'écume.

Ensuite, l'écume était puisée à la louche jusqu'à ce que le bouillon se fut épaissi sans écume. Mais celui-ci était alors encore partagé correctement. On avait bien toujours faim et cette sombre bouillie était donc aussi avalée tout de suite. Comme j'étais moi-même encore bien en possession du vieux laisser-passer du camp, mon camarade de tente et ami Karl Möhl me proposa une idée salvatrice. Contre le consentement, par exemple, d'un kilo de pain et d'une livre de graisse, il se procura une paire de vieilles chaussures de nos autres camarades. Mais celles-ci devaient être désormais vendables et être ensuite proposées par moi aux gardiens français que je connaissais encore. Donc, il s'agissait d'abord de faire du neuf avec du vieux.

Cela se passa de la façon suivante : l'emballage d'outre-mer des marchandises américaines comme, par exemple pour les rations C, était constitué de cartons plongés dans de la cire. On en enlevait ensuite tous les deux la cire en la grattant, et puis on faisait fondre celle-ci en la mélangeant avec la suie du tuyau de poêle pour obtenir une pâte noire. L'intérieur de la chaussure encroûté était d'abord raclé avec un éclat de verre jusqu'à ce qu'il ressemblait à de la peau de chamois. S'il manquait en plus un clou (les troupiers allemands portaient bien des cloutés), on se chargeait d'en trouver un pareil ou même le nombre des clous qui manquaient contre l'assurance d'un échange. La tâche de Karl était alors d'insérer les clous dans les trous qui étaient encore ouverts dans les semelles de la chaussure nettoyée à fond. En dernier, suivait la suture du cuir du dessus, qui était souvent déchiré, avec de la pâte de cire noire.

Polie, emballée dans du papier, c'était ensuite ma mission. Je réceptionnais la marchandise et je l'échangeais grâce à mon laisser-passer encore valable du camp 7 dans le milieu des soldats de garde que je connaissais. C'est-à-dire que je pouvais même me rendre jusque dans les autres cages. C'était là que commençait le marchandage pour le prix, en faisant strictement attention, à ce que lors de l'expertise des chaussures, le soldat français ne puisse prendre la chaussure en mains ni même la courber, avant que je n'obtienne la marchandise échangée et que je me sois éloigné.

Mais, grâce à quelques connaissances de la langue française, j'ai

toujours réussi, dans l'échange, à obtenir tant de denrées alimentaires en plus que, non seulement notre responsabilité en face des autres camarades sous-traitants pouvait être assumée, mais Karl et moi en arrivions lentement à nous entasser une ration de secours de pain sec et c'est pourquoi on n'avait pas nécessairement besoin de la ration famine du camp.

Notre situation fut de plus en plus améliorée par un soutien sans précédent réussi par l'I.R.K. (Internationales Rotes Kreuz-Croix Rouge Internationale). Les 18 et 19 août, arrivèrent à la distribution, des gâteaux Bahlsen, de la confiture, des lebkuchen, du fromage, du tabac, et des cigarettes. Ce fut pour nous tous un événement ressemblant à Noël, même si les quantités par tête étaient bien entendu modestes.

Pendant de longs mois et de longues années dans les camps de prisonniers, à côté de la faim, des rumeurs faisaient autorité en réapparaissant toujours, de temps en temps, chez les prisonniers pour les déprimer ou les décourager. C'est-à-dire qu'on parlait sous cape de libérations prochaines, de transfert dans un camp plus proche du pays, de visites imminentes du camp par l'IRK, avec l'espoir d'améliorations de vie. De plus en plus, la rumeur qui s'est fauillée à partir de la mi-août dans le camp de Rennes, de tente en tente, c'était qu'un transport de prisonniers devait avoir lieu vers le Sud de la France. On devait y être affectés dans les vignobles, les magasins de poissons, l'agriculture. Il devait y avoir quelque chose de vrai là-dedans ! Cela ne pouvait pourtant pas être des mots d'ordre de chiottes, car y avait-il un meilleur indice d'assurance que d'apprendre que même des membres de la police du camp ou même l'homme de confiance de la cage s'étaient volontairement déclarés pour le transport vers le sud.

Il était donc inévitable que tous ceux de la tente des anciens rationnés se déclaraient également près du chef de camp (les chefs de cage étaient toujours des Allemands sans distinction !) volontaires pour le transport vers le sud de la France et qu'ils y fussent aussi rapidement acceptés. Le transport devait encore démarrer avant fin août et c'est ainsi que je me suis vite procuré au marché noir un imperméable d'occasion O.T., car depuis ma capture comme prisonnier, je ne possédais plus de manteau. Pour ne pas courir le danger qu'on m'enlève celui-là lors de la prochaine fouille, j'ai écrit au moyen d'un pochoir en carton et de dentifrice, en utilisant celui-ci pour la couleur, en grands caractères, les lettres "P.G." (Prisonnier de Guerre) sur le dos du manteau.

Le lundi 27 août arriva, le jour où, deux ans plus tôt, j'étais devenu

soldat et, le lendemain, le 28, il s'agissait pour moi et beaucoup d'autres camarades d'emballer nos nippes et d'aller de nouveau à l'intérieur du camp de Rennes pour être chargés dans un train de marchandises avec des wagons ouverts. Où allait-on nous emmener ? Qu'est-ce qui pouvait bien nous attendre au sud ? l'espoir que cela irait désormais mieux pour nous".

(Fin de l'épisode Rennes pour le prisonnier Horst Fusshöller)

Témoignage de Théo Kirtz de Meschede (ex-PGA du camp 1102).
En détention française. Rennes, l'époque de la choucroute.

"Notre puissance américaine de détention transmet aux Français en juillet 1945 (26 juin 1945 d'après les archives) le grand camp de prisonniers à Rennes. Ils prennent tout, sauf le pain blanc complètement moisi. Du jour au lendemain, les Français doivent désormais nourrir en plus la grande armée affamée qui compte jusqu'à 100 000 prisonniers de guerre. Nous allons tout de suite ressentir douloureusement que notre nouvelle puissance de détention n'est pas en mesure de le faire. L'époque de la choucroute commence. Beaucoup d'eau et quelques fils de choux ne rassasient aucun être humain, même pas pendant un instant.

Tout ce qu'on peut trouver de vert a bientôt disparu dans les sections du camp. Les conséquences en sont la diarrhée et d'autres maladies. Toutes les latrines sont constamment occupées. Celui qui s'y risque la nuit, doit compter avec le mitraillage des équipes de garde ; les tinettes sont alors rangées près des tentes. Le mitraillage nocturne diminue, pourtant une ou deux balles surprennent sur le fait un camarade endormi sous la tente. Pendant la journée, les camarades qui meurent de faim essaient, pour du pain et des cigarettes, d'échanger avec les gardes les dernières alliances de mariage sauvées jusqu'ici lors de toutes les fouilles.

Des objets à échanger volent toujours par dessus la clôture, mais du pain et des cigarettes n'arrivent pas toujours pour autant. On urine devant tout le monde sur le pain avant qu'il n'atterrisse à l'intérieur du camp. Des cigarettes et du pain sont piétinés par des camarades. Il arrive malheureusement que le gardien décharge sa mitrailleuse sur l'attroupement. Des morts et des blessés ne peuvent pourtant pas arrêter le commerce, la faim est trop grande. D'ailleurs sur cette place de commerce le cours d'une alliance est de trois cigarettes et un morceau de pain.

Nous les jeunes, nous ne comprenons plus nos camarades ; ont-ils donc perdu toute discipline ? Quotidiennement un commando-toilettes part

pour le fleuve Vilaine situé à proximité pour y vider les tinettes. Le commando français d'accompagnement profite de cette occasion pour voler les dernières bagues des doigts des hommes. Pour que nous sachions pourquoi nous sommes traités ainsi, on nous instruit de nos méfaits ; nous n'avons pas du tout su à quel peuple d'assassins nous appartenions.

Le commando de l'aéroport

C'est vraiment une chance d'appartenir à un des premiers commandos de travail, hors du camp ; chaque jour, cinquante prisonniers marchent vers l'aéroport de Rennes. L'entreprise des Ponts et Chaussées devient notre premier employeur. Nous déblayons des hangars d'aviation bombardés et nous remblayons des cratères de bombe. Quelques-uns ont aussi l'autorisation d'aider à la cuisine, d'autres de nettoyer au balai-brosse les chambres des femmes-soldats.

De toute façon, nous sommes alors déjà en liberté et nous obtenons bientôt des contacts avec d'autres groupes d'acheteurs. Qui s'y étonne que le commerce se déplace alors de la clôture à l'extérieur ? Nous emmenons maintenant à l'aéroport tout ce qui est encore à vendre dans le camp. C'est incroyable ce qui est resté après beaucoup de fouilles ; le matin, nous traînons avec nous des chaussures, des pull-overs, de la lingerie, etc... en allant au travail et le soir, nous ramenons du pain et des cigarettes au camp. Pour une bague 333, il y a dehors un pain ou 20 cigarettes, la bague 555 rapporte un kilo de pain en plus.

Dans le camp s'installent les premiers sous-traitants ou acheteurs. Malheureusement, il n'est pas sûr que chaque transport arrive au camp. Plus d'un pain ou d'une cigarette reste en chemin lors du retour à la porte du camp. Mais ce risque n'est pas proportionnellement comparable avec les dangers de la clôture.

Un instrument change de propriétaire.

Un harmonica "Hohmer" m'est proposé par un cuisinier au prix de 2000 Frs. Mais comment passer le contrôle avec ça ! et où trouver un acheteur pour ça ? L'insolence triomphe. Après en avoir convenu avec l'interprète, je me suspens l'instrument autour du cou et je passe la porte du camp à grand pas avec insolence. Naturellement, le préposé de garde veut savoir ce que cela signifie. Notre interprète réussit sans peine à convaincre le sergent que la musique est stimulante pour le travail sur le lieu du travail ; avec l'assentiment de rapporter l'instrument le soir et sans

exiger un essai de ma compétence, nous passons devant la garde. J'ai déjà découvert une personne intéressée. Un soldat français de l'armée de l'air est prêt à abouler 3000 Frs. Sur place en une seconde, l'outil change de propriétaire. Personne n'est témoin de cette transaction. Heureusement, aussi le midi, l'équipe de garde change à la porte du camp, si bien que la perte ne frappe personne.

Deux cuisiniers en fuite. Je ne pense pas savoir que les vendeurs de l'instrument de musique ont besoin d'argent pour leur retour précoce à la maison. J'apprends quelques jours plus tard lorsque mon ami Jocken annonce en effet avec excitation que les deux vendeurs ont financé leur voyage anticipé de retour à la maison avec le produit de la vente de blocs de savon convoités. Comme on le sait aussitôt des évadés atteignent Metz par le train comme prévu et par des voies détournées Frankfort, leur ville natale dans la zone américaine. Ils y sont à l'abri d'une extradition vers la France.

Commerce à l'aéroport de Saint Jacques.

Nos livreurs au camp nous passent aussi en jubilant dans l'obscurité de temps en temps des vieux rossignols ou d'autres camelotes. C'est ainsi que nous trouvons dehors des chaussures de taille différentes, occasionnellement aussi de l'habillement plein de lentes (oeufs de poux). Tout doit être revendu. Un examen trop minutieux de notre offre est empêché par le cri sentinelle. En un éclair marchandise et rémunération changent de propriétaires. Il est alors naturellement conseillé d'aller les jours suivants au "bureau de change". Notre chef d'équipe et poseur de l'entreprise Ponts et Chaussées s'appelle pour nous Lucky Lucky. Nous nous amusons follement quand il dit dans un allemand hésitant "Je parle pour Lucky Lucky" ce qui doit signifier qu'il a découvert quelque chose.

Peu avant Noël, nous déménageons pour l'aéroport. La joie est grande lorsque nous obtenons à Noël un premier don de la Croix Rouge en forme de sucre, de chocolat, cacao, confitures et cigarettes. Même le Pape se souvient de ses moutons prisonniers ; il envoie une feuille de prières. Une vraie joie ne m'envahit pas, car tous mes essais de retrouver ma famille échouent. La pensée qu'ils n'ont pas survécu à la guerre me torture. Depuis l'automne 1944, je suis sans aucune relation avec eux. Jusqu'ici tous les efforts pour les faire trouver restent sans résultat. Pourtant enfin, fin mars, un signe du pays natal arrive : tous vivent et attendent mon retour.

Le temps du soja.

En mars, l'alimentation du camp a changé. A la place de la choucroute, il y a maintenant, à tous les repas, du soja, soit sous forme d'une soupe ou du pain. En dernier lieu un kilo de pain pour cinq personnes. Cette chose là est lourde comme du plomb et pleine de blanc d'oeufs. De temps en temps, je sépare l'ingrédient de la soupe et je grille quasiment la farine. (la mie !) pour obtenir un autre goût. On n'en n'est d'ailleurs pas rassasié non plus. Entre temps, j'ai retrouvé mon poids d'enfant de 45 Kgs. Le camp se vide".

Témoignage Heiner.

Extraits d'un courrier de M. Heiner, ex-PGA, chercheur allemand, correspondant avec un membre du groupe de travail P.G.A., concernant Rennes.

"Apparemment, il y avait deux camps, le dépôt 1101 et le dépôt 1102.

4-1) En feuilletant rapidement dans les archives de la DKK "Croix Rouge Allemande", j'ai trouvé des renseignements page 56, note 73, page 71/72, notes 126-128, pages 84/85 notes 172

4-2) Dans le livre de Carell Böddeker il y a, par exemple page 177 : "les prisonniers ramassaient des mauvaises herbes autour du camp qu'ils faisaient bouillir et mangeaient à leur repas du midi". Dans le registre pages 377-381, le camp de Rennes n'est pas mentionné !

4-3) La question de la mortalité : dans le livre tome IV "A propos de l'Histoire des prisonniers de guerre à l'Ouest" publié par la DKK et édité à partir du manuscrit par M. Scholl de Bonn, ce thème est traité page 222-232. Je vous en donne copie ci-joint. Le camp de Rennes est décrit comme "le pire" et dans le tableau page 229, on cite le chiffre de 3000 morts et dans la note en bas de page on cite le chiffre de 12 000 avec un point d'interrogation".

Extraits d'un courrier de la DKK de Munich au PGA Heiner.

"Des rapports sur les camps français se trouvent dans les archives ici. D'après les témoignages des rapatriés, il y avait environ 650 camps en France. Des indications précises sont données au sujet des localisations, des fichiers ont été créés. Ces fichiers décrivent les conditions de vie, les locaux, les logements, les ordres de travail, le ravitaillement, l'approvisionnement, les transferts, les cas de mortalité, ainsi que la vie culturelle et les temps libres plus ou moins détaillés.

Les fichiers des camps sont accessibles particulièrement pour les travaux sur les 22 tomes de documentation de la commission scientifique pour l'histoire des prisonniers de guerre allemands. Il n'en n'a pas été fait de publication générale, ni de publication particulière sur les camps français. On peut venir consulter les archives des camps ici. Il faut annoncer sa visite par écrit avant".

Autres indications de M. Heiner.

J'ai reçu aussi le tome IV de 400 pages, intitulé "Histoire des Prisonniers de Guerre à l'Ouest"

Je vous fais parvenir les photocopies des pages 222-232. Pages 208 à 237 il est question de la France (Installation capture, prise de contrôle, conditions de vie.) Pages 238 à 248 liste des camps français. Pages 249 à 271 (Travail et mérite, libération, contrats de travail civil, revenus des prisonniers). Pages 340 à 395 en appendice, les rapports des rapatriés. Pages 396 à 400 registres des localisations.

De toute manière, le tome XIII est beaucoup plus détaillé.

Il est aussi question du camp de Rennes (page 177) dans le livre "die Gefangenen" de Paul Carell et Günter Böddeker, 980 Ullstein-Verlag Frankfurt, Berlin, Wien. D'après vérification, cela est basé sur des documents officiels.

CONCLUSION

Maudite soit la guerre et ses gradations admises dans l'échelle de l'horreur comme pour excuser ce qui s'est passé dans nos camps de PGA rennais, par rapport aux camps d'extermination nazis.

On a découvert, en effet, que des soldats allemands ne sont pas morts qu'à la guerre mais aussi dans nos camps de prisonniers. Ces morts dans nos camps posent la question de la vengeance comme l'avait écrit Jacques Fauvet dans "le Monde" après la guerre. La vérité finit toujours par se répandre même si ce n'est pas aussi vite qu'une traînée de poudre...

Le jugement de l'Histoire comme l'on dit passera bien un jour sur tout ce XXème siècle d'horreurs....

Quand à ceux qui ont eu la chance de pouvoir rentrer chez eux, parfois de quatre à huit ans après leur départ à la guerre, rien n'était plus comme avant ; certains ont pu se réadapter, retrouver leur emploi, et même progresser et réussir dans la vie sociale, ou accéder comme chez nous à des emplois adaptés à leur invalidité. Mais, combien vivent encore le cauchemar vécu et se réveillent en sursaut la nuit avec leurs souvenirs...

En tout cas, ce travail de mémoire et de citoyenneté a bel et bien renforcé la solidarité entre les membres de notre groupe de travail et les témoins français, allemands et leurs familles. C'est réconfortant en ces temps toujours troublés par les génocides, les pollutions de toute sorte et les stocks de bombes atomiques.

Notre vœu le plus cher serait de pouvoir réunir tous les intervenants qui ont porté intérêt de près ou de loin à cette étude, Allemands, Français et Américains pour leur faire part du résultat de nos recherches et lever notre verre à l'amitié entre les peuples.

Le temps du mal entre nos deux peuples allemand et français est passé, mais effacer les séquelles demande plus de temps encore pour faire son œuvre. C'est pourquoi le partage de la mémoire de notre histoire commune est plus que jamais un devoir sacré pour une déclaration des "devoirs de l'Homme" et non seulement de ses droits.

"Tirer les leçons du passé pour l'avenir" en gardant la mémoire de la guerre qui permet l'intelligence de la Paix.

SOURCES

- Emission de Marc Ferro Chaîne ARTE Juillet 97 : 11 000 000 de P.G.A. répartis dans 20 Pays. (chiffre situant l'ampleur du problème pour les Alliés)
- Emission FR3 du 9 janvier 1998, complémentaire
- *L'Histoire du service des P.G.A.* du Général BUISSON du 13 décembre 1948. (1 037 000 P.G.A. en France dont 700 000 Allemands)
- *Les Journeaux de marche des camps 1101 et 1102* (camps de la Motte aux Chanceliers et de la Marne)
- Les archives du C.I.C.R. de Genève dont les comptes rendus de visite des camps 1101 et 1102 de l'Hôpital régional allemand de la Prévalaye.
- Mémoire de Maîtrise de Juin 1992 à l'université de Rennes 2 : *Les prisonniers de guerre allemands sous autorité Française 1943-1948*, sous la Direction de J. Sainclivier.
- Livre *Morts pour raisons diverses* de James Bacques 1991 (100 000 P.G.A. à Rennes) Ce livre contient une liste exhaustive de documents internationaux sur le sujet. On y parle aussi des camps Rennais !
- Livre *Le camp de la faim de Thorée les Pins* par Daniel Potron
- Livre *Le déminage de la France après 1945* de Danièle Voldman (Historienne Directeur de recherche au CNRS) - Editions Odile Jacob-
- Livre allemand *Die Kriegsgefangenen in amerikanischer Hand* Edition par Verlag Ernst und Werner Giesecking - Bielefeld 1973 MUNCHEN 2 Auflage
- Livre allemand *Erinnern ohne Groll* ("Se souvenir sans rancune") *Zweiter Weltkrieg und Gefangenschaft* par Horst Fusshöller de BOPARD (Germany) ex- PGA rennais en relation avec l'UTL
- Livre allemand *Zur Geschichte der Kriegsgefangenen im westen / USA - Großbritannien - Frankreich - Belgien - (Schweden)* 1962 Als Manuskript gedruckt - DEUTSCHES ROTES KREUZ Suchdienst

- Livre Allemand : "die gefangenen" de Paul Carell et Günter Böldeker, 980 Ullstein-Verlag FRANKFURT BERLIN WIEN où il est question du camp de Rennes page 177, basé sur des documents officiels.

- Livre allemand : "le million qui manque" de L. Smith (série cahiers d'écrits du quart de siècle de l'Histoire) Vol. 65 : R. Oldenbourg - Edition Munich 1992.

- Tome IV de 400 pages de l'*Histoire des Prisonniers de guerre à l'Ouest* : installation, capture, prise de contrôle, conditions de vie ; pages 238 à 248 ; liste des camps français; pages 249 à 271 : Travail, mérite, libération, contrats de travail civil, revenus des prisonniers ; pages 340 à 395 en appendice : les rapports des rapatriés; pages 396 à 400; registre des localisations.

- *Mon curé dans les barbelés* (images de captivité) par G. Bazire, imprimerie de la Mayenne à Laval.

- *Soldats sans armes* La captivité de guerre : une approche culturelle Collection Histoires Bruylant LGDJ Av. W. Churchill 221, 1190 Bruxelles.

- Les témoignages d'ex-PGA rennais correspondant avec l'UTL : Richard PETEREIT, Théo KIRTZ, Horst FUSSHÖLLER.

- Des articles de presse d'époque.

- Des témoignages français après appel à la mémoire collective dans *Ouest France*.

- Le service du Génie, caserne Marguerite : plans du camp de la Marné et des anciens terrains de la Motte aux Chanceliers !

- *Les PGA inhumés en Bretagne* (cote ADIV 67 J 9)

- Les Archives Municipales : *liste des PGA inhumés à Rennes* (cote 119 W 16/17)

- S.E.S.M.A. Service entretien sépultures militaires allemandes 9 rue des Prés Chaudron 57074 METZ Cédex 03

- L'association VOLKSBUND DEUTSCHE KRIEGSGRABERFÜRSORGE 2 Wemert Helpert strasse 34112 KASSEL (Germany)

- Entretiens avec le Conservateur de l'Ossuaire allemand du Mont de Huisne (Manche)

- La MIR (Maison Internationale de Rennes) par le Jumelage Rennes/Erlangen et l'institut Franco-Américain (archives allemandes et américaines)

- Les comptes rendus de visite des camps rennais par le CICR.

CAMPS ET ABRÉVIATIONS

Les camps de la 11ème Région Militaire :

- Camp n° 111 Lamballe - (22)
- Camp n° 112 Comper - (56)
- Camp n°113 Châteaulin - (29)
- Camp n° 114 Lannion - (22)
- Camp n° 115 Saint Servan - (35)
- Camp n° 116 Pleyber Christ - (29)
- Camp n°117 Lande d'Ouée - (35)
- Camp n° 118 Le Pargo - (56)
- Camp n° 119 Erquy (Officiers) - (22)
- Camp n°1101 (et annexes) Rennes - (35)
- Camp n°1102 (et annexes) Rennes - (35)

ABRÉVIATIONS

P.G.A : Prisonnier de guerre de l'Axe

R.I.C. : Régiment d'Infanterie Coloniale

D.G.P.G.A. : Direction Générale des Prisonniers de Guerre de l'Axe

C.I.C.R. : Comité International de la Croix Rouge

F.T.P.F. : Francs Tireurs et Partisans Français

F.F.I. : Forces Françaises de l'Intérieur

S.T.O. : Service du Travail Obligatoire

R.I. : Régiment d'Infanterie

R.M. : Région Militaire

R.D.A. : République Démocratique Allemande

G.M.C. : Général Motors Company 90(Camion militaire américain)

M.I.R. : Maison Internationale de Rennes

D.D.T. : Dichloro-Diphényl-Trichloréthane

C.N.R.S. : Centre National de Recherche Scientifique

Q.G. : Quartier Général

O.C.A.D.O. : Office Central d'Approvisionnement des Denrées
Ordinaires

C.T.A.C. : Centre Territorial Administratif et Comptabilité

Remerciements

L'université du Temps Libre remercie toutes les personnes, les témoins français et allemands,

- les services d'archives civiles et militaires allemands, français,
- l'Institut Franco-Américain,
- la M.I.R (maison internationale de Rennes)

qui ont bien voulu apporter leur contribution à la réalisation de ce cahier, et notamment les membres du groupe de travail P.G.A./U.T.L. :
le Général Battistelli,
Mmes Le Follezou, Loyer, Verdys-Piel, Foëzon,
M Rapinel, M. Vallée, le lieutenant Hervé, M. Le Poulichet.

**Université du Temps Libre
du Pays de Rennes**

3, place du Colombier

B.P. 534

35006 RENNES Cedex

I.S.S.N. 1258-2824

Dépôt légal mars 2000

Edition U.T.L.T.A. Bretagne

